LA PAIX CHEZ LES BATES

« POUM »

Je suis le diable. Le diable. Personne

n'en doit douter. Il n'y a qu'à me

voir, d'ailleurs. Regardez-moi, si vous

l'osez ! Noir, — d'un noir roussi par les

feux de la géhenne. Les yeux vert poison,

veinés de brun, comme la fleur de la jus-

quiame. J'ai des cornes de poils blancs,

raides, qui fusent hors de mes oreilles, et

des griffes, des griffes, des griffes. Corn-

2 LA PAIX CHEZ LES BÊTES

bien de griffes? je ne sais pas. Cent mille,

peut-être. J'ai une queue plantée de tra-

vers, maigre, mobile, impérieuse, expres-

sive, — pour tout dire, diabolique.

« Je suis le diable, et non un simple

chat. Je ne grandis pas. L'écureuil, dans

sa cage ronde, est plus gros que moi. Je

mange comme quatre, comme six, — je

n'engraisse pas.

« J'ai surgi, en mai, de la lande fleurie

d'œillets sauvages et d'orchis mordorés.

J'ai paru au jour, sous l'apparence bé-

nigne d'un chaton de deux mois. Bonnes

gens ! vous m'avez recueilli, sans savoir

que vous hébergiez le dernier démon de

cette Bretagne ensorcelée. « Gnome /•.

« Poulpiquet », « Kornigaret », « Korri-

gan », c'est ainsi qu'il fallait me nommer,

et non « Poum » ! Cependant, j'accepte

pour mien ce nom parmi les hommes,

parce qu'il me sied.

« Poum ! » le temps d'une explosion, et

« POUM » 3

je suis là, jailli vous ne savez d'où.

« Poumî >/ j'ai cassé, d'un bond exprès

maladroit, le vase de Chine, et « poum ! »

me voilà collé, comme une pieuvre noire,

au museau blanc du lévrier, qui crie avec

une voix de femme battue... « Poum! »

parmi les tendres bégonias prêts à fleurir,

et qui ne fleuriront plus... « Poum ! » au

beau milieu du nid de pinsons, qui pé-

piaient, confiants, à la fourche du sureau...

€ Poum ! » dans la jatte de lait, dans

l'aquarium de la grenouille, et « poum ! »

enfin, sur l'un de vous.

« En trois secondes, j'ai tiré une mèche

de cheveux, mordu un doigt, marqué

quatre fleurs de boue sur la robe blanche,

et je m'enfuis... N'essayez pas de me re-

tenir par la queue, ou je jure un mot

abominable, et je vous laisse dans la main

une pincée de poils rêches, qui sentent le

brûlé et donnent la fièvre !

« Les premiers jours, je vous faisais

4 LA PAIX CHEZ LES BE I

rire. Vous riez encore, mais déjà je vous

inquiète. Vous riez, quand j'apporte au-

près de vous, à l'heure du repas, un gros

hanneton des dunes, jaspé comme un

œuf de vanneau. Mais je le mange —

croc, croc, — avec une telle férocité, je

vide son ventre gras avec tant d'immonde

gourmandise que vous éloignez l'assiette

où refroidit votre potage... Je déroule

pour vous, en serpentins gracieux, les

entrailles du poulet que vous mangerez ce

soir, et je joue au salon, dédaignant le

ruban qui pend au lequet, avec un beau

lombric vivant, élastique et souple !...

« Je mange tout : la mouche verte et le

crabe, la sole morte sur le sable, l'orvet

vivant qui brille dans l'herbe comme une

gourmette d'acier. Je tue la salamandre

au bord de la fontaine, pour entendre,

quand elle meurt, sa suffocation émou-

vante. Je carde, du bout des griffes, la

peau suintante du crapaud. J'ai sucé le

« POUM » 5

lait de la chatte grise, en la mordant ex-

près, et celui de la chienne colley, pêle-

mêle avec ses petits, ses énormes petits

tout laineux.

c Depuis ce jour-là, les tétines de la

chienne sont devenues noires. Je suis

malingre, malveillant, fétide. Quand je

crache de colère : « Khh !... », ma gueule

fume, et vous reculez !

f Vous reculez, mais j'avance, dévasta-

teur et sociable. Pourquoi me cacherais-

je? Je ne suis pas de ces démons pusilla-

nimes, terrés dans la cave, embusqués

sous l'auvent du toit, ou grelottants dans

le puits. Trois paroles pieuses, une goutte

d'eau bénite, et les voilà en déroute. Mais

moi ! je vis au grand jour, actif, dormant

peu, voleur, macabre et gai.

« L'heure de midi, qui pâlit les yeux des

chats, dessine à mon côté, sur la terrasse

chaude, une ombre cornue, courte, presque

sans pattes. J'ouvre les bras, je me dresse

i

6 LA PAIX CHEZ LES BÊTES

debout et je danse avec elle. Infatigables

tous deux, nous joutons de légèreté.

Quand je saute, elle s'éloigne, et nous

retombons embrassés, pour recommencer

plus fort, comme deux noirs papillons

qui s'accolent, puis se disjoignent, puis

s'accolent...

« Vous riez, sans comprendre. Les ara-

besques de ma danse, les signes malé-

fiques que j'écris dans l'air, les hiéro-

glyphes de ma queue qui se tord en ser-

pent coupé, qu'y pouvez-vous lire? Vous

riez, au lieu de trembler, quand j'écrase

sous moi, d'un bond définitif, l'ombre cor-

nue, la démone jumelle que je sens pal-

piter et se débattre, l'ombre qui grandi-

rait comme un nuage et couvrirait, d'une

aile effrayante, cette terrasse, et le pré. et

la plaine, et votre maison fragile...

« Ce soir, tandis que le jardin arrose

sent la vanille et la salade fraîche, vous

errez, épaule contre épaule, heureux de

« POUM » 7

vous taire, d'être seuls, de n'entendre sur

le sable, quand vous passez tous deux,

que le bruit d'un seul pas...

« L'un de vous étend le bras vers

l'ouest et désigne, au-dessus de la mer,

une trace longue, d'un rose obscur, un peu

de cendre du soleil éteint...

« L'autre lève la main et montre les

étoiles, les arbres, la faible lueur des fleurs

pâles qui bordent l'allée... Pauvres gestes

humains de possession et d'embrasse-

ment !... Immobiles, vous joignez vos

doigts pour goûter mieux le délice d'être

seuls.

« Seuls? de quel droit? Cette heure

m'appartient. Rentrez ! La lampe vous

attend. Rendez-moi mon domaine, car

rien n'est vôtre, ici, dès la nuit close.

Rentrez ! Ou bien « poum! >/ je jaillis du

fourré, comme une longue étincelle, comme

une flèche invisible et sifflante.

« Faut-il que je frôle et que j'entrave

8 LA PAIX CHEZ LES BÊTES

vos pieds, mou, velu, humide, rampant,

méconnaissable?... Rentrez! le double feu

vert de mes prunelles vous escorte, sus-

pendu entre ciel et terre, éteint ici, rallumé

là. Rentrez en murmurant : c II fait frais »

pour excuser le frisson qui désunit vos

lèvres et desserre vos mains enlacées.

Fermez les persiennes, en froissant le

lierre du mur et l'aristoloche.

c Je suis le diable, et je vais commen-

cer mes diableries sous la lune montante,

parmi l'herbe bleue et les roses violacées.

Je conspire contre vous, avec l'escargot,

le hérisson, la hulotte, le sphinx lourd qui

blesse la joue comme un caillou.

« Et gardez-vous, si je chante trop

haut, cette nuit, de mettre le nez à la fe-

nêtre : vous pourriez mourir soudain de

me voir, sur le faîte du toit, assis tout

noir au centre de la lune !... »

LA CHIENNE JALOUSE

Cette allée-là? Si tu veux... L'autre

est plus belle, verte, humide, dé-

serte — mais c'est toi qui choisis. Moi. je

te suis.

« Je te suis, mais je ne t'aime pas.

c Je te suis, parce qu'il me l'a ordonné.

Je te garde, parce que tu Lui es chère. Je

Lui obéis avec un désespoir scrupuleux.

xMarche; goûte le matin de septembre,

rouge et doré comme une pêche de vigne,

va sans crainte jusqu'au fond du bois : ta

io LA PAIX CHEZ LES BÊTES

gardienne est là, noire dans l'ombre de ta

robe, prête à donner, pour obéir à son

maître, tout le sang de son cœur fana-

tique.

« Quoi? Que veux-tu? C'est pour tra-

verser l'allée que tu m'appelles? Tu crains

que je ne me fasse écraser? Tu as l'air de

croire, vraiment, que c'est toi qui me pro-

mènes ! Tu ne sais même pas te servir de

moi : tu te retournes, tu me siffles, tu

m'appelles, — tu ignores donc que je suis

là, que je suis toujours là? Si tu cesses

de me voir, c'est que je suis trop près. Je

tourne autour de toi, comme ton ombre,

comme Sa pensée à Lui, hélas !...

« (Prends garde !... cette voiture a failli

t'atteindre. Ne peux-tu courir plus vite?)

« ... Comme la pensée de mon Maître,

hélas! Ah! je ne puis t'aimer, ni oublier

le soir où tu vins dans Sa maison. Quand

tu songes à ce soir-là, toi, tu souris, et tes

paupières descendent lentement...

LA CHIENNE JALOUSE n

« Le premier soir, je n'ai presque pas

souffert. J'étais couchée contre ses pieds,

et j'écoutais sa voix. Il s'est penché vers

moi en te parlant et m'a meurtri l'oreille

d'une caresse un peu nerveuse. Il a joué

avec moi pour te plaire. Il s'est vanté de

ma beauté, de mon intelligence. Il a

voulu te montrer le sursaut qui m'agite

dès qu'il prononce mon nom ; il a violenté

mon regard qui, sous le sien, se dore et

s'élargit... Je t'ai donné — sur Son ordre,

sur Son ordre seulement ! — ma patte dans

ta main, et tu feignais de m'admirer, tu

disais : « Elle est belle », en Le regardant.

« Mais il y eut un second soir, un troi-

sième... Le troisième soir, tu t'en sou-

viens? J'avais compris, et je luttais contre

toi comme une rivale. Tu t'en souviens?

Je te barrais la porte, et je hurlais, raidie,

hérissée, avec de tels accents, avec des

bonds d'une si féminine fureur que tu de-

vins pâle.

12 LA PAIX CHEZ LES BÊTES

€ Et pourtant, ce n'est pas ce soir-là

que tu faillis perdre la vie. Ce n'est pas

non plus le jour où II t'appelait dans le

jardin, pour le seul plaisir de crier ton

nom, et où chacun de ses appels m'arra-

chait un gémissement. Gémir, moi, gémir,

quand je me tais sous le fouet !... Ce

n'est pas le jour qu'il revint, après une

semaine d'absence, et que je léchais, dé-

sespérée, ses mains couvertes de ton

parfum... Non, tu ne sauras jamais à

quelle heure j'ai voulu m'élancer, refer-

mer mes dents sur ta gorge et ne plus

bouger, et entendre ton sang murmurer

comme un ruisseau...

« (Je n'aime pas la figure de cet homme

qui marche derrière nous. Va devant. Je

vais le regarder un instant, et il compren-

dra... Tu vois? c'est fait.)

f Et te voilà dans Sa maison, à pré-

sent. Et je vis encore. Il a continué de me

demander, avec le despotisme de ceux qui

LA CHIENNE JALOUSE i3

se savent aimés uniquement, ma gaîté, ma

force, ma vigilance de bergère. Il m'a de-

mandé de t'aimer... Ah ! qu'il me par-

donne! je ne puis...

« Tu m'es sacrée, — mais je ne t'aime

pas. Je te juge trop bien. Qu'as-tu de

plus que moi ? Je suis la plus belle, noire,

haut chaussée de rouge brun, et coiffée de

parlantes oreilles. J'ai des yeux à te faire

envie, sommés de mouvants sourcils

orange, des yeux qui voient la nuit et le

jour, des yeux à faire crier : « Au loup ! »,

des yeux, si je voulais, à brûler tes pen-

sées derrière ton front... Tu sais que je

te renverse «ans effort, n'est-ce pas? et

que ces dents-ci, ces dents incorruptibles,

rafraîchies d'une claire salive et d'une ha-

leine pure, ont tordu les barreaux d'une

grille...

€ Je suis la plus belle, et tu triomphes.

Ce n'est pas assez : tu voudrais que je

t'aime? Ne demande pas l'impossible...

14 LA PAIX CHEZ LES BÊTES

c | Pourquoi marches-tu si près de l'eau ?

La rive est friable, et tu ne sais pas choi-

sir, pour poser ton pied, une place sûre.

Recule un peu. Laisse-moi passer entre

toi et l'eau. Là. C'est bien ainsi. Il serait

content de moi...)

«c Ne demande pas l'impossible. Pro-

mène-toi, sous ma garde. Tu remplaces

mon troupeau d'autrefois, mes moutons

odorants dont les petits pieds grêlaient la

route... Je vais, je viens, je te dépasse, je

reviens, je t'environne, en cercles, en el-

lipses, en huit... Tu es la prisonnière de

l'entrelacs magique que je dessine sans

fin. Tu crois que je joue, et je travaille.

Je passe si près de toi que tu veux, chaque

fois, me caresser; mais je t'évite, chaque

fois, d'un mouvement si juste que tu le

penses involontaire.

« Rentrons à présent, le soir tombe.

Reviens vers la maison vide, où l'heure de

minuit ramènera celui qui t'a confiée à

LA CHIENNE JALOUSE i5

moi. Ma tâche est finie pour aujourd'hui.

Je vais me coucher et L'attendre. Je ne

bougerai pas, je ne respirerai pas. Tu ne

sauras plus qu'il y a, à tes pieds, une

chienne jalouse qui ne veut pas t'aimer.

« S'il tarde à revenir, tu vas t'alarmer

encore, et soupirer, et m'appeler, comme

si je pouvais te porter secours... Ah !

comment te cacher que c'est le moyen de

me fléchir ? La nuit nous rapproche,

anxieuses, le cœur agité, — la même

couche nous reçoit côte à côte, accoudées,

tendues vers la porte, — tu grondes de

déception, et ma profonde voix menace le

passant, — le même cri nous échappe

quand Sa main, à Lui, frôle enfin la ser-

rure, et son entrée dénoue, bras et pattes

mêlés, une brève, une furtive et fraternelle

étreinte...

Q

« PRROU »

uand je l'ai connue, elle gîtait dans

un vieux jardin noir, oublié entre

deux bâtisses neuves, étroit et long

comme un tiroir. Elle ne sortait que la

nuit, par peur des chiens et des hommes,

et elle fouillait les poubelles. Quand il

pleuvait, elle se glissait derrière la grille

d'une cave, contre les vitres poudreuses

du soupirail, mais la pluie gagnait tout

de suite son refuge et elle serrait patiem-

ment sous elle ses maigres pattes de

j8 LA PAIX CHEZ LES bi

chatte errante, fines et dures comme celles

d'un lièvre.

Elle restait là de longues heures, levant

de temps en temps les yeux vers le ciel,

ou vers mon rideau soulevé. Elle n'avait

pas l'air lamentable, ni effaré, car sa

misère n'était pas un accident. Elle con-

naissait ma figure, mais elle ne mendiait

pas, et je ne pouvais lire dans son regard

que l'ennui d'avoir faim, d'avoir froid,

d'être mouillée, l'attenterésignée du soleil

qui endort et guérit passagèrement les

bêtes abandonnées.

Trois ou quatre fois, je pénétrai dans

le vieux jardin, en râpant ma jupe entre

les planches de la palissade. La chatte ne

fuyait pas à mon approche, mais elle se

dérobait comme une anguille, à la seconde

juste où j'allais la toucher. Après mon

départ, elle attendait héroïquement que la

brise du vieux jardin eut emporté mon

odeur et l'écho de mes pas ; puis elle

« PRROU » 19

mangeait la viande laissée près du soupi-

rail, en ne trahissant sa hâte que par un

mouvement avide du cou et le tremble-

ment de son échine.

Elle ne cédait pas tout de suite au som-

meil des bêtes repues ; elle essayait, avant,

un bout de toilette, un lissage de sa robe

grise à raies noires — une pauvre robe

terne et bourrue, car les chats qui ne man-

gent pas ne se lavent pas, faute de salive. . .

Février vint, et le vieux jardin res-

sembla, derrière sa grille, à une cage

pleine de petits fauves. Matous des caves

et des combles, des fortifs et des terrains

vagues, le dos en chapelet, avec des cous

pelés d'échappés à la corde, — matous

chasseurs, sans oreilles et sans queue,

rivaux terribles des rats, — matous de

l'épicier et de la crémière, allumés et

gras, lourds, vite essouflés, matous noirs

à collier de ruban cerise, et matous blancs

à collier de perles bleues...

20 LA PAIX CHEZ LES BÊTES

J'écoutais, la nuit, leurs chants d'amour

et de combat... Une plainte musicale et

faible, d'abord, longue, douce, lointaine.

Puis un appel ironique, une provocation

au rival, — et la réponse immédiate sur le

même ton. Ceci pour amorcer un inter-

minable dialogue, sans autre mimique

que le jeu des oreilles couchées et rame-

nées, les yeux clos et rouverts, l'expressif

sourire menaçant sur les dents visibles, et

la soufflerie bruyante par les narines, entre

deux répliques... Un crescendo brusque,

imprévu, effroyable, des râles, la mêlée

aérienne de deux voix furibondes, les voix

de deux démons qu'apporte et roule un

nuage affreux... Puis le silence, — le vent

nocturne dans le petit jardin, — les griffes

qui peignent l'écorce d'un arbre, — et la

douce chanson de la chatte, la chatte indif-

férente pour qui les mâles viennent de se

déchirer, la voix de ma pauvre chatte mai-

cr re> tout épuisée d'amour et d'inanition...

« PRROU »

La bourrasque tragique et voluptueuse

se calma enfin. Je revis la chatte grise,

étique. décolorée, plus farouche que

jamais et tressaillant à tous les bruits.

Dans le rayon de soleil qui plongeait à

midi au fond du jardin noir, elle traîna

ses flancs enflés, de jour en jour plus

lourds, — jusqu'au matin humide où je la

découvris, vaincue, fiévreuse, en train

d'allaiter cinq chatons vivaces, nés comme

elle sur la terre nue.

J'attendais cette heure-là, — elle aussi,

car je n'eus qu'à prendre les petits dans

ma robe, et la mère me suivit.

Elle s'appelle « Prrou >,, — en roulant

les r. s'il vous plaît. C'est elle qui nous a

dit son nom. Elle le roucoule toute la

journée, autour du chaton noir qu'on lui

a laissé: « Prrou, prrou... •/

22 LA PAIX CHEZ LES BETES

Elle vit en Bretagne, sur la terrasse

chaude, au bord du pré qui descend à la

plage. Son domaine, qu'elle a borné elle-

même, va du perron à la haie de troènes

en fleurs qui masque le mur de briques.

Elle ne dépasse pas les grands tilleuls qui

versent l'ombre sur ma maison de pierre

rousse. Sait-elle qu'au bas de la terrasse,

une mer changeante, bleue et verte au so-

leil, violacée sous l'orage, mauve au lever

du jour, s'agite sans repos ? J'en doute.

La Prrou enrobe modeste, à qui on ne

demande rien, s'entête à nous donner

l'exemple des plus grises vertus : elle

est propre, douce, humble, elle élève

dignement son fils unique. Elle fait mieux :

elle nous roule. Elle demeure, avec un

tact exquis et une roublardise jamais en

défaut, « celle qui a été si malheureuse ».

Grasse et ronde, elle a gardé son regard

de chat maigre, et la cuisinière l'appelle

« pauvre créature //.

« PRROU » 23

Elle dort sur un coussin douillet, mais

dans la pose frileuse des couche-dehors.

Elle s'efface pour nous laisser passer;

aussi reculons-nous, le cœur fendu de

pitié, en la suppliant de ne se déranger

point! Il arrive qu'on lui marche un peu

sur la patte, sur le bout de la queue, —

elle pousse un cri rauque, bref, et ron-

ronne stoïquement, avec des yeux de mar-

tyre, pendant que nous nous lamentons :

— Pauvre bête ! il lui fallait encore ça,

à elle qui a été si malheureuse !

Un bouchon, pendu au bout d'une

ficelle, se balance au gré du vent, sous la

basse branche d'un tilleul. La Prrou le

guette et, parfois, se précipite, folle et

joueuse ; mais qu'elle nous aperçoive, et

sa figure triangulaire se masque aussitôt

de renoncement et d'amertume : « Que

fais-je? A quels égarements frivoles

allais-je céder, moi qui ai été si malheu-

reuse ! Ces jeux ne sont point de ma

24 LA PAIX CHEZ LES BÊTES

condition, — hélas, j'allais l'oublier... /•

Son fils noir, mal peigné et diabolique,

elle le couve passionnément, le caresse du

geste et du seul mot qu'elle sache :

« Prrou, prrou... // mais à notre vue elle

s'élance, le terrorise d'une douzaine de

taloches sévères, la patte sèche et le sour-

cil intransigeant: « Voilà comment on

élève les enfants trouvés, chez nous! •/

Admirez, comme je fais, la roublarde

Prrou. Regardez combien sa robe, ajustée

et rase, imite les couleurs de la limace

grise, la rayure du papillon crépuscu-

laire. Un triple collier de jais barre son

jabot, sobre parure de dame patronnesse.

Noirs aussi, les bracelets aux pattes fines

et le double rang de taches régulières qui

semblent boutonner sur le ventre la robe

stricte. La Prrou est mieux que vêtue,

elle est déguisée.

Le maintien est si modeste, la toison si

sobrement nuancée, que vous n'avez peut-

« PRROU » 25

être pas remarqué la dureté cruelle du

crâne large, la patte redoutable et ner-

veuse où s'enchâssent des griffes courbes,

soignées, prêtes à combattre, la poitrine

épanouie, les reins mouvants, — enfin

toute la beauté dissimulée de cette bête

solide, faite pour l'amour et le carnage...

POUCETTE

Ca?... C'est un vase cassé. Ma foi,

oui, c'est un vase cassé. Qui l'a

cassé? Vous me demandez qui l'a cassé?

Je n'en sais rien.

« Mais non, je n'en sais rien ! Quand

vous me regarderez avec un air fin !...

Suis-je le chat, pour vagabonder parmi

les potiches ? Ai-je l'habitude de casser

des vases? Ai-je l'habitude de sauter sur

les tables? Vous savez bien que je n'ai

aucune habitude — hors celle de mentir.

2 K LA PAIX CHEZ I ES BEI ES

€ Vous pouvez lever un doigt, et hocher

la tête, et dire : c Poucette, Poucette !

est-ce qu'il faut que je prenne la crava-

che ? » Franchement, ce n'est pas à moi

de vous donner un conseil. Prenez la cra-

vache, à tout hasard, et fouettez l'air,

pour commencer... mais n'espérez pas que

mon visage me trahisse, mon expressif et

compliqué visage de chienne menteuse!

« J'offre à vos perquisitions, candide et

plissé, le plus honnête museau de boule-

dogue. De la nuque à bourrelet jusqu'à

mes fanons de petite vache, il n'y a pas

une fronce, pas un caniveau, pas une

gaufrure de ma peau qui n'inspire con-

fiance. Et les yeux exorbités, jaunes

comme l'or, francs comme lui ! Et la

bonne lèvre pendante, laquée et noire !

Et les fières oreilles qui disent la droiture,

la vigilance, la domestique honnêteté !

A l'abri d'un si beau masque, je mens.

c Je mens le jour et la nuit, quand je

POUCET! E 29

respire et quand je mange, quand je ris

et quand je me fâche. Je mens depuis que

mes yeux sont ouverts, depuis que mes

courtes pattes peuvent courir sous mon

ventre en tonnelet.

f Toutes les bêtes vous mentent, ô

Deux-Pattes pesants ! Croyez-vous que la

lévrière blanche, quand elle passe comme

un jet de flamme au-dessus de la canne

levée, donne toute la force de ses cuisses

puissantes > Vous jetez la balle au chat,

qui calcule mal son élan, exprès, et la

laisse rouler sous le fauteuil. Et moi, je

gémis contre la porte fermée, comme si

je ne pouvais, d'un saut, atteindre et bais-

ser le loquet...

« Toutes les bêtes vous mentent, par

prudence, par sagesse, par crainte quel-

quefois. Mais moi, j'y mets plus de plaisir,

plus d'intelligence et de perfection que

mes pareils. On ne reconnaît plus, depuis

que j'y habite, votre tranquille maison.

3o LA FAIX CHEZ LES BÊT1 s

Une inquiétude charmante l'anime, elle

vit, elle murmure du grenier à la cave.

Grâce à moi la journée s'écoule comme un

long jeu : un vaudeville joyeux s'ébauche

à la cuisine, se mue, dans la salle à man-

ger, en pantomime sacrée, se corse d'un

peu de drame au jardin, et se mouille de

larmes, le soir, au coin du feu. Des cris

variés, agréables comme des chants, s'en-

volent par les fenêtres, tourbillonnent

dans la spirale de l'escalier comme des

fleurs éclatantes.

« — Où est le petit balai du foyer? Il

était là à l'instant ! — Le voici, mais sans

crins, et tout rongé. Qui l'a rongé? —

C'est le chien de berger. — Non, c'est la

sournoise Lola. — Non, c'est Poucette !

— Poucette ! Poucette ! Où est Poucette^

— Le tapis... oh ! le tapis est mouillé!

Qui a sali le tapis ? encore le chat ? —

Non, le chat est en haut... C'est Poucette !

— Pourtant, je viens de la voir dans la

POl'CETTE 3i

cuisine... — Et le vase chinois? Com-

ment ? on a cassé le vase chinois? — Que

me parlez-vous de vase chinois? le poulet

froid vient de disparaître!... Mais où est

Poucette? Poucette? Poucette? »

« O divin vacarme de cris, d'aboie-

ments, de miaulements offensés, détalons

légers qui galopent d'un étage à l'autre!

Au plus fort de la fête, je parais, lente,

les sourcils hauts, lourde d'un innocent

sommeil, et caparaçonnée encore d'un

bout de couverture traînante. Imprudente,

étonnée, je flaire la tache ronde du tapis,

les débris du vase chinois ; et quelles

suspicions tiendraient contre ma danse

soudaine, mon allégresse de chienne-en-

fant qui foule les décombres sans les

voir ?

c Parfois, dans le doute où je vous

jette, vous inclinez à me punir, et vous

partez sans moi pour la promenade...

Partez, partez !... Je vous regarde partir.

LA PAIX CHEZ LES BÊTES

Je ne me lamente point. Mon regard, qui

vous suit, est celui d'un martyr, mais d'un

martyr modeste, et non d'un ostentatoire

crucifié... Tout au plus, au retour, me

trouvez-vous dolente, désenchantée, et

sans appétit... Ne faites pas attention à

moi, je vous en conjure! Si j'ai refusé ma

pâtée, ce soir, c'est pure coïncidence...

« Le lendemain, à l'heure de sortir,

vous m'appelez comme si j'habitais à

trois lieues de là : on n'entend que vous !

— « Poucette ! Poucette ! Promener! Pro-

me-ner 1 » Promener? vraiment? vous y

tenez tant que ça? Allons, j'y consens.

Mais pas trop loin. Jusqu'au coin de l'ave-

nue, tenez, jusqu'au coin où... « Pou-

cette ! Eh bien! traverse, voyons! qu'est-

ce que tu attends ? »

c Ce que j'attends? j'attends la mort.

Aplatie sur le trottoir, ni plus ni moins

qu'une grenouille sur laquelle a passé la

roue d'un tombereau, je gis, grelottante,

POUCETTE 33

à vos pieds. Un seul mouvement de votre

bras nvarrache des cris étranglés. Si vous

me tirez par mon collier, c'est une loque

que vous traînez, une dépouille que la vie

a quittée presque, la peau d'une chienne

bull évanouie d'épouvante !

C — Poucette ! Mais qu'est-ce qu'elle

a. cette bêter Qu'est-ce qu'elle a?...

" Et la voix d'une foule indignée — le

cocher en maraude, le mitron flâneur, le

plombier vêtu de bleu, l'écolier en capu-

chon pointu, la vieille dame aux gants de

fil reprisés et la petite-femme-qui-aime-

bien-les-bètes, arrêtés, penchés sur moi

— vous répond, sévère :

€ — Ce qu'elle a? Ce n'est pas malin à

deviner, ce qu'elle a... Pauvre bête! Si

ce n'est pas malheureux d'avoir des chiens

pour les tuer de coups! En voilà une qui

a là vie dure ! Il y a des gens qui n'ont

pas de cœur !...

« Je suis vilaine, hein ? Vous m'en vou-

34 LA PAIX CHEZ LES BEI ES

lez ? Allons ! ne faites pas des yeux tris-

tes, ne hochez pas la tète : « Poucette,

Poucette... ^ Acceptez-moi telle que je

suis, toute bouillonnante de ténébreuse

malice, et menteuse, menteuse, men-

teuse!...

« Aimez-moi telle que je suis — je vous

aime tels que vous êtes, vous... Non ?

vous ne me croyez pas ? et ma chaude

caresse vous paraît, elle aussi, sus-

pecter... Mais si je vous accueille, quand

vous rentrerez, ce soir, par des aboie-

ments hargneux, et si je boude longue-

ment, si je vous donne, enfin, toutes les

marques de la plus théâtrale aversion —

croirez-vous au moins qu'elle vous aime,

la chienne menteuse?...

« LA SHAH »

Ce chat-là? Mais bien entendu que

c'est un mâle ! Ce n'est pas le pre-

mier que je vends, n'est-ce pas? Vous

avez vu cette tête ronde ? et ces oreilles

écartées? et ce petit mufle de lion, déjà!

Vous avez vu ces grosses pattes fortes?...

Nous avons vu. Nous avons vu tout —

sauf ce qu'il fallait voir. Si bien qu'au

bout de quinze jours, le petit chat de

Perse, le Seigneur-Chat, le « Shah »

enfin, s'était métamorphosé en chatte

36 LA l'A IX Cil HZ LES BÊTES

bleue délicate, pareille en couleur à la

fumée des cigarettes et à la fleur argentée

du chardon des sables.

— Une chatte ! Qu'est-ce que nous

allons en faire >

— Que comptiez-vous donc faire d'un

chat?

— Je ne sais pas... Rien... Nous vou-

lions lui mettre un collier vert... et le gâ-

ter beaucoup... Et puis, il s'appelait « le

Shah....

— Rien n'est perdu. Vous l'appellerez

€ la Shah », vous lui mettrez un collier

vert, et vous lui donnerez du lait sucré

jusqu'à ce qu'elle s'en aille toute raide,

gonflée comme une outre pleine, tomber

endormie sur un coussin de soie jaune.

On se résigne à tout. « Le Shah » est

devenu c la Shah ». Nous l'appelons ten-

drement : « Ma Shah, ma petite Shah »;

nous constatons à grands cris qu' « elle

est si belle, cette Shah! /•, et les gens

« LA SHAH » 3 7

raisonnables — j'entends ceux qui ne pos-

sèdent ni chiens bulls, ni colleys, ni Shah

persane — nous considèrent avec une pitié

méprisante.

C'est une Shah persane, en vérité, et

il est facile de voir qu'elle n'est pas d'ici.

Elle grossit très vite, en largeur plus

qu'en hauteur, courte sur pattes, agile et

molle, avec un panache de queue aussi

long qu'elle, des oreilles basses, un nez

bref velouté.

Elle joue un peu féroce, s'exaspère vite

et semble savourer sa colère comme un

plaisir, les yeux clos, les dents serrées,

les pattes refermées violemment sur sa

proie. Elle vise volontiers le visage et

nous regarde aux prunelles sans faiblir,

avec de doux yeux menaçants, verts

comme la feuille cendrée du jeune saule...

Elle foule gaiement, comme on brasse

la pâte à pain, la profonde toison de la

grande chienne colley; elle sympathise

3« LA PAIX <:HEZ LES BEI

avec des danois, des bouledogues, même

avec des enfants bruyants. Mais certains

sons musicaux, certains bruits sournois,

à peine perceptibles, l'affolent, et tout son

pelage s'effare, se moire depis nerveux...

Elle bâille longuement, si l'on ouvre et

ferme devant elle une paire de ciseaux.

Elle est toute pénétrée de superstitions

orientales : deux doigts, tendus en cornes,

suffisent à la mettre en déroute — mais

j'ai pendu à son collier, pour la rassurer,

une petite fourche en corail rose...

Une Shah très maniérée, en somme.

Une princesse de harem, qui ne rêve pas

d'évasion. Une Shah très femelle, co-

quette, pudibonde, occupée de sa beauté

qui croît chaque jour. Fut-il jamais une

plus magnifique Shah? Ardoisée le matin.

elle devient pervenche à midi, et s'irise de

mauve, de gris perle, d'argent et d'acier,

comme un pigeon au soleil... Le soir, elle

se fait ombre, fumée, nuage; elle flotte

« LA SHAH » 39

impalpable et se jette, comme uneécharpe

transparente, au dossier d'un fauteuil.

Elle glisse le long du mur comme le re-

flet d'un poisson nacré...

C'est l'heure où nous l'espérons fée,

lutin d'Orient, gennia ou efrit... Nous lui

dédions des supplications enfantines et

tout empoisonnées de littérature : nous

allons jusqu'à la nommer Shéhérazade !

Mais les temps ne sont point accomplis,

et la Shah merveilleuse ne rejette pas en-

core sa robe électrique et soyeuse, ses

moustaches en brins d'aigrette, sa queue

d'écureuil bleu, ni ses griffes de jade

poli.

— Faites bien attention ! n'ouvrez pas

son panier dans le train !

— Si, si ! ouvrez le panier dès que le

train sera en marche. Autrement, la Shah

aura une crise d'épilepsie !

p

LA PAIX CHEZ LES BÊTKS

— Donnez-lui du lait dans le wagon !

— Non, non ! ne lui donnez pas de lait

en route! Elle aura le mal de mer !

— Et ne la lâchez, là-bas, qu'au bout

de deux jours ! Sans quoi, elle filera à tra-

vers champs, et vous ne la reverrez plus.

— Quelle plaisanterie ! N'en croyez

rien, et lâchez-la dès votre arrivée à la

campagne : un chat — à plus forte raison

une Shah — reconnaît toujours sa mai-

son...

Lourds de responsabilités, accablés

sous les recommandations contradictoires,

nous emmenons le démon familier et ty-

rannique, le joyau fragile, la précieuse

Shah, vers la mer grise et verte, vers le

printemps de Bretagne, si pressé de fleu-

rir qu'il devance parfois le printemps du

Midi.

Mars commence à peine et déjà le chè-

vrefeuille accroché aux rochers, suspendu

au-dessus de la vague blanchissante,

« LA SHAH » 41

ouvre ses feuilles brunes et vertes., comme

autant de rondes oreilles guetteuses... Il

y a des primevères pâles, comme dédorées,

et des fragons piquants à fruits rouges; il

y a des violettes et du gazon d'Espagne,

sec et rose, qui sent la fleur d'abricotier...

Ilya...

Mais il y a aussi, sur le toit de notre

maison, une équipe de couvreurs, et dans

la chambre à coucher, des parqueteurs à

demi nus ; et dans le cabinet de toilette,

deux plâtriers goguenards font un puzzle

avec des carreaux de faïence blanche et

bleue. 11 y a aussi, dans la cour, de diabo-

liques jeunes garçons qui remuent un lait

épais de chaux vive, une crème pralinée

en ciment, qui activent la flamme d'une

forge...

— Mon Dieu! et la Shah! La Shah

avec tous ces gens ! Elle ne va plus man-

ger, ni boire, ni dormir... Elle va mourir

de peur, elle est si délicate ! Et d'ailleurs,

42 LA PAIX CHEZ LES BÊTES

où est-elle? Où est la Shah? où est la

Shah?

La Shah est perdue — naturellement!

Lamentons-nous, avant toute chose. Puis

courons, volons, précipitons-nous. Inter-

rogeons le puits, le bois profond, le gre-

nier ténébreux, la cave moisie, l'écurie, le

garage, les rochers du Grand-Nez, ceux

du Petit-Nez ! Promettons des récom-

penses aux mitrons plâtreux qui gâchent

le mortier! Accusons le chien de garde, et

lançons la bull sans flair sur une piste

imaginaire! Ecoutons le vent, qui sèche

nos larmes muettes ! Exhalons notre tour-

ment en reproches amers :

— Je vous l'avais bien dit! il ne fallait

pas laisser sortir si tôt la Shah !

— Pourquoi crier ? la Shah est perdue.

D'ailleurs, en venant ici, j'avais un pres-

sentiment... Elle n'aurait pas dû quitter

Paris, cette Shah d'une essence supé-

rieure, cette Shah que tout blesse, une

« LA SHAH »

lumière trop vive, un coup de vent, un

éclat de voix... cette Shah qui mangeait

dans un bol de Chine et qui buvait dans

un verre de Venise...

— Assez ! rentrons, et laissez-moi pleu-

rer tranquillement ma Shah, ma belle

Shah !

Revenons, en effet, vers la maison. Et

taisons-nous soudain, au tournant de

l'allée, taisons-nous, pour regarder « de

tous nos yeux » !

Au milieu d'un cercle d'ouvriers qui

déjeunent, assis par terre. — parmi les

godillots empâtés de boue, les « grim-

pants » raidis de plâtre, les cottes bleues,

les bourgerons déteints, — entre les litres

de cidre et de vinasse, les papiers gras et

les couteaux à manche de buis, — très à

l'aise, souriante, la queue en cierge et les

moustaches en croissant, dans un vacarme

de jurements et de gros rires, — la Shah,

la divine Shah, lestée de croûtes de fro-

\_I4 LA PAIX CHEZ LES BETES

Okagù, de lard rance et de peaux de cer-

velas, ronronne, vire après son panache

et joue à épater les maçons.

LE MATOU

J'avais un nom. un nom bref et fourré,

un nom d'angora précieux, je l'ai laissé

sur les toits, au creux glougloutant des

gouttières, sur la mousse écorchée des

vieux murs : je suis le matou.

€ Qu'ai-je à faire d'un autre nom ? Celui-

là suffit à mon orgueil. Ceux pour qui je

fus autrefois « Sidi », le seigneur Chat, ne

m'appellent pas : ils savent que je n'obéis

à personne. Ils parlent de moi et disent :

« le matou ». Je viens quand je veux, et les

46 LA PAIX CHEZ LES BÊTES

maîtres de ce logis ne sont pas les miens.

€ Je suis si beau que je ne souris pres-

que jamais. L'argent, le mauve un peu gris

des glycines pâlies au soleil, le violet ora-

geux de l'ardoise neuve jouent dans ma

toison persane. Un crâne large et bas, des

joues de lion, et quels sourcils pesants au-

dessus de quels yeux roux, mornes et ma-

gnifiques !... Un seul détail frivole dans

toute cette sévère beauté : mon nez déli-

cat, mon nez trop court d'angora, humide

et bleu comme une petite prune...

« Je ne souris presque jamais, même

quand je joue. Je condescends à briser,

d'une patte royale, quelque bibelot que

j'ai l'air de châtier, et si j'étends cette

lourde patte sur mon fils, infant irrévé-

rencieux, il semble que ce soit pour le

rejeter au néant... Attendiez-vous de moi

que je minaude sur les tapis, comme la

Shah, ma petite sultane que je délaisse >

« Je suis le matou. Je mène la vie in-

LE MATOU 47

quiète de ceux que Famour créa pour son

dur service. Je suis solitaire et condamné

à conquérir sans cesse, et sanguinaire par

nécessité. Je me bats comme je mange,

avec un appétit méthodique, et tel qu'un

athlète entraîné, qui vainc sans hâte et

sans fureur.

f C'est le matin que je rentre chez vous.

Je tombe avec l'aube, et bleu comme elle,

du haut de ces arbres nus, où tout à

l'heure je ressemblais à un nid dans le

brouillard. Ou bien, je glisse sur le toit

incliné, jusqu'au balcon de bois ; je me

pose au bord de votre fenêtre entr'ouverte,

comme un bouquet d'hiver; respirez sur

moi toute la nuit de décembre et son par-

fum de cimetière frais ! Tout à l'heure,

quand je dormirai, ma chaleur et la fièvre

exhaleront l'odeur des buis amers, du

sang séché, le musc fauve...

€ Car je saigne, sous la charpie soyeuse

de ma toison. Il y a une plaie cuisante à

LA PAIX CHEZ LES BÊTES

ma gorge, et je ne lèche même pas la peau

fendue de ma patte. Je ne veux que dor-

mir, dormir, dormir, serrer mes paupières

sur mes beaux yeux d'oiseau nocturne,

dormir n'importe où, tombé sur le flanc

comme un chemineau, dormir inerte, gru-

meleux de terre, hérissé de brindilles et

de feuilles sèches, comme un faune repu...

« Je dors, je dors... Une secousse élec-

trique me dresse parfois, — je gronde

sourdement comme un tonnerre lointain,

— puis je retombe... Même à l'heure où

je m'éveille tout à fait, vers la fin du jour,

je semble absent et traversé de rêves ;

j'ai l'œil vers la fenêtre, l'oreille vers la

porte...

« Hâtivement lavé, raidi de courbatures,

je franchis le seuil, tous les soirs à la même

heure, et je m'éloigne, tête basse, moins

en élu qu'en banni... Je m'éloigne, ba-

lancé comme une pesante chenille, entre

les flaques frissonnantes, en couchant mes

LE MATOl" 49

oreilles sous le vent. Je m'en vais, insen-

sible à la neige. Je m'arrête un instant,

non que j'hésite, mais j'écoute les rumeurs

secrètes de mon empire, je consulte l'air

obscur, j'y lance, solennels, espacés, la-

mentables, les miaulements du matou qui

erre et qui défie. Puis, comme si le son

de ma voix m'eût soudain rendu fréné-

tique, je bondis... On m'aperçoit un ins-

tant sur le faîte d'un mur, on me devine

là-haut, rebroussé, indistinct et flottant

comme un lambeau de nuée — et puis on

ne me voit plus...

c C'est la sauvage saison de l'amour

qui nous sèvre de toute autre joie et multi-

plie diaboliquement dans les jardins nos

femelles maigries. Ce n'est pas celle-ci que

je convoite, blanche et mince, plutôt que

celle-là, flambée d'orange et de brun

comme une tulipe, plutôt que cette autre,

noire et brillante comme une anguille

mouillée... Hélas! c'est celle-ci, et celle-

So LA PAIX CHEZ LES BÊTI S

là, et cette autre... Si je ne les terrasse,

mes rivaux les prendront. Je les veux

toutes, sans les préférer ni les reconnaître.

Le sanglot de celle qui subit ma cruelle

étreinte, je ne l'entends déjà plus...

J'écoute, par delà les toits, à travers le

vent, la voix de la chatte qui m'appelle et

que je ne connais pas.

c Qu'elle est belle, la bien-aimée loin-

taine, invisible et gémissante ! Entourez-

la de murs, dérobez-la-moi longtemps,

que son parfum et sa voix seuls me pos-

sèdent!... Hélas ! il n'y a point pour moi

d'amoureuse inaccessible, et celle-ci en-

core sautera les murailles pour me re-

joindre. Peut-être que mes dents retrou-

veront, dans sa nuque touffue, les marques

qu'elles y laissèrent l'an passé...

« Les nuits d'amour sont longues... Je

demeure à mon poste, dispos, ponctuel et

morose. Ma petite épouse délaissée dort

dans sa maison. Elle est douce et bleue,

LE MATOl" 51

et me ressemble trop. Ecoute-t-elle, du

fond de son lit parfumé, les cris qui mon-

tent vers moi? Entend-elle, rugi au plus

fort d'un combat par un mâle blessé, mon

nom de bête, mon nom ignoré des

hommes?

€ Oui, cette nuit d'amour se fait longue.

Je me sens triste et plus seul qu'un dieu...

Un souhait innocent de lumière, de cha-

leur, de repos, traverse ma veille labo-

rieuse... Qu'elle est lente à pâlir, l'aube

qui rassure les oiseaux et disperse le sab-

bat des chattes en délire! Il y a beaucoup

d'années déjà que je règne, que j'aime et

que je tue... Il y a très longtemps que je

suis beau... Je rêve, en boule, sur le mur

glacé de rosée... J'ai peur dé paraître

vieux.

LA PETITE CHIENNE

A VENDRE

Chez moi. Le marchand de

chiens entre, tenant à la main

une boite noire, percée d'un

étroit judas grillé. Il est gros,

moustachu ; il sent le vin, le

chenil et le phénol.

LE MARCHAND DE CHIENS. — Bonjour,

madame, et la santé r J'apporte la

petite bète que je vous ai parlé dernière-

ment. Une vraie miniature, vous allez

m'en dire des nouvelles!... J'ai bien cru

que je ne l'aurais pas, vous savez! Nous

étions à trois dessus. Mais l'éleveur est

4

54 LA PAIX CHEZ LES Kl. I ES

un cousin de ma femme, et j'en ai fait

pour ainsi dire une affaire de famille. Tel

que vous me voyez, j'ai voyagé toute la

nuit depuis Bruxelles avec ce petit bétail-

là. Et quel vilain temps!...

La petite chienne, dans la boîte, pen-

dant que le marchand parle. — Ouvrez-

moi ! oh! ouvrez-moi!... je n'en puis

plus... ouvrez-moi!... Depuis des heures

et des heures mortelles, je suis dans cette

boîte, et il me semble que je suis tout

près de mourir... Ouvrez-moi! le fracas

des roues roule encore dans ma tête, les

secousses du voyage sans fin m'ont jetée

contre les murs de ma cage; j'ai mal à

mes oreilles, à mon museau fiévreux, à

mes pattes grelottantes... Si vous vouliez

m'ouvrir !...

Le marchand. — C'est une chienne,

comme je vous l'avais dit. Treize mois,

la maladie faite, les oreilles coupées,

propre à l'appartement... Voilà l'objet. (//

LA PETITE CHIENNE A VENDRE 55

rabat un des côtés de la boîte noire et

appelle:) Kiss! Kiss ! venez vite voir la

dame, venez vite !

La petite chienne, blottie au fond de

la botte, épouvantée. — J'ai peur, j'ai

peur ! C'est encore l'homme...

Le marchand. — Elle est un peu dé-

concertée, mais ça va se passer... Kiss !

Kiss!...

La petite chienne. — C'est Thomme

de cette nuit! Dieu! ces mains!...

Le marchand, saisissant la petite

chienne. — Prenez-la en mains, est-ce

qu'elle les pèse, ses neufs cent grammes?

La petite chienne. — La lumière

m'aveugle. Où suis-je?

Le marchand. — Et nette ! et gentille !

et gaie surtout ! un vrai petit singe pour

la gaité ! Vous allez voir : Kiss ! Kiss ! (//

fait des agaceries à la petite chienne,

la pince un peu, la secoue par l'oreille.)

La petite chienne, palpitante. — En-

56 LA PAIX CHEZ LES BÊTES

core!... Qu'ai-je commis? Je n'ai pas

mordu, je n'ai pas crié : pourquoi me

tourmente-t-il? Je me fais plus petite, et

j'essaie, de mes yeux suppliants, d'atten-

drir l'homme...

Le marchand. — ...Que non, qu'elle n'a

pas peur de moi, allez ! C'est une vraie

petite commère. Elle sait faire la belle et

donner la patte : vous allez voir, je vais la

mettre sur la table...

La petite chienne. — Pitié, pitié ! que

vais-je subir encore? 11 y a là une per-

sonne inconnue, dont la voix est plus

douce que celle de l'homme... Est-ce

pour elle que je suis ici? ou bien dois-je

repartir dans la boîte noire, secouée au

bras de l'homme affreux?... Je vais im-

plorer l'inconnue, en tremblant, presque

sans espoir...

« Toi qui es là. et que je ne connais

pas. toi qui as passé sur ma tète chaude

une main légère, tu vois, je suis la. toute

LA PETITE CHIENNE A VENDRE

petite, au milieu d'une table. Il n'y a rien

de plus faible et de plus misérable que

moi. Je n'ai pas de maître, je n'ai que des

tourmenteurs. Je n'ai pas de maison, je

n'ai que cette prison noire, après la case

puante, mais parée de rubans bleus, dans

la vitrine contre laquelle les passants

riaient de moi... Mon seul ami fut pen-

dant quelques jours un chaton angora,

malade et frileux, qui a fini par mourir.

J'ai faim. Je ne me souviens pas d'avoir

mangé aujourd'hui. Mais ils m'ont donné

une pilule, parce que mon ventre me fai-

sait mal et que je souillais mon coussin

sans pouvoir m'en empêcher. J'ai soif

aussi : ils ont oublié de me donnera boire.

Mais surtout j'ai froid, et je frissonne sans

remède, tant il me semble que jamais

plus je ne dormirai enfermée dans la cha-

leur de deux bras aimants... Je n'ai pas

même de nom... Là-bas, d'où je viens,

on médisait : « Mirette... », mais Fhomme,

5M la PAIX CHEZ LES BEI l S

ici, appelle : « Kiss ! Kiss !... » Je suis ce

qu'il y a de plus abandonné, de plus

triste au monde: une bête à vendre... Ma

gorge se serre. Trouveras-tu ma robe

assez belle, couleur de froment mûr, et

mon masque de velours noir?... Ne fais

pas attention à mes oreilles, qu'un mé-

chant a taillées. Oublie-les. Ou bien crois

que ce sont de petites cornes, une coiiïïire

bizarre qui fait rire. Le méchant m'a

coupé aussi la queue, et depuis ce temps-

là je ne m'asseois plus de la même façon.

Mais ces tortures-là sont anciennes et

guéries: oublie-les...

« Regarde mes yeux. Ne regarde que

mes yeux ! Ils sont si grands, tantôt bruns

et dorés comme la noisette, tantôt noirs

comme l'eau dans l'ombre. Regarde-les 1

Puisses-tu comprendre ce qu'ils promet-

tent ! Si tu m'aimais un jour, ils te verse-

raient la chaleur fidèle d'un cœur qui bat

d anxiété... Si tu voulais, je resterais là,

LA PETITE CHIENNE A VENDRE 5q

dans cette chambre où le feu brille. Je

me cacherais sous un meuble, et on lais-

serait mourir en repos la petite chienne

à vendre... Comment te séduire? Tu ne

me trouves pas assez belle?... Une der-

nière fois, je lève sur toi mes yeux hu-

mides, et je te tends, comme on m'a

appris, une petite patte mendiante...

Le marchand, achevant un panégy-

rique. — ... C'est vous dire qu'à ce prix-

là elle n'est pas chère. C'est le prix que

Aime Verdal m'a payé la sienne, qui pèse

une bonne demi-livre de plus. Savez-

vous ce que je l'ai payée, moi ? le savez-

vousr... Non. je ne vous le dirai pas,

parce que vous auriez le droit de me trai-

ter de vieille bête ï On aime les chiens,

ou on ne les aime pas, et moi, c'est ma

passion. Je les garderais tous, si j'avais

les moyens, mais je n'ai pas les moyens.

Vous connaissez les chiens, vous savez

aussi bien que moi ce qu'elle vaut,

6o LA l'A IX GHEZ LES BÊTES

cette brabançon ne-là. Vous le savez

même mieux que moi... Combien que

vous dites?... Oh! très bien. Très bien,

très bien. Je vois que madame est de

bonne humeur ce matin, mais j'ai autre

chose à faire que de prendre du bon

temps! Ah! si j'avais su... Je ne me serais

pas dérangé si loin de mon quartier pour

m'entendre traiter comme un petit com-

mis. J'avais dans l'idée, en venant, de

me laisser rabattre cinquante francs, mais

il y a des bornes... Allons, Kiss, revenez

vite dans sa petite maison avec son père !

(// prend la petite chienne.)

La petite chienne, raidie, les yeux

fermés. — Ah ! je suis perdue ! . . .

La petite chienne, revenant à elle. —

Où est-il? où est-il? où va-t-on m'empor-

ter?Ne me touchez pas! ne me touchez

pas ! Je puis encore mordre avant de

succomber... Où est-il? Je n'entends plus

LA PETITE CHIENNE A VENDRE 61

sa voix terrifiante. Voici la chambre où il

m'amena tout à l'heure. Qui me tient ?

Deux bras précautionneux me bercent, et

une douce main palpe ma fièvre... Je

n'ose pas regarder... Une cuiller tinte

contre une tasse... A boire! à boire!...

Ah! ce lait tiède!... Encore, encore!...

Qui remplit une seconde fois cette sou-

coupe ? C'est donc toi, toi que j'ai sup-

pliée tout à l'heure ? As-tu donc deviné ce

que disent les yeux d'une bète à vendre?

Les tiens sont tristes, et comme tu secoues

la tête ! Permets que je caresse ta main

qui m'a soignée... Chut! n'est-ce pas lui

qui revient? S'il allait revenir et me

prendre?... Non, cela n'est pas possible...

Laisse que je consulte tes yeux?... Tu ne

ris pas, tu ne pousses pas de petits cris

autour de moi, avec des battements de

mains et des baisers maladroits, comme

celles qui se sont amusées de moi un ins-

tant, pour me rendre après à l'homme...

I A PAIX CHEZ LES ni' I ES

Tu es triste, et tu me serres contre toi,

c'est pour me défendre }... Garde-moi ! je

me donne. Nous sommes seules. Veille

sur ma confiance, sur mon sommeil qui

en est le gage. Ne me quitte pas ! Car je

suis faible et malade, et je ne pourrais

dormir aujourd'hui hors de ton sein, où

j "ai retrouvé un peu de la chaleur mater-

nelle...

LA CHIENNE TROP PETITE

La chienne, avec éclat. — Oui. c'est

moi qui ai fait pipi sur le tapis! Et

après?...

c C'est moi, et point une autre. Ce n'est

pas la bull. ce n'est pas la colley jaune, ni

la shipperke aux yeux sournois, ni la ter-

rière farceuse, — c'est moi. Qu'est-ce que

vous y pouvez ? Vous êtes là, tous, à dire :

c Oh ! » autour de moi, et à joindre les

mains d'indignation. Et puis?-...

c J'ai fait pipi sur le tapis ! Je l'ai même

-M !.\ PAIX CHEZ LES BÊTES

fait exprès, par désœuvrement, par bra-

vade. 11 n'y a pas une heure que je me

promenais dans la rue, occupant tout le

trottoir de mes jeux arrogants, et conster-

nant, par mon effrayante petitesse, trois

danois gris à colliers turquoise, veules au

bout de leurs chaînes.

c Vous m'avez vue, tous ! J'ai mordu le

concierge, j'ai traversé la rue malgré vos

cris, poursuivi un chat énorme, déchiqueté

un vieux journal délicieux qui sentait le

lard rance et le poisson, et pieusement rap-

porté à la maison un petit os verdâtre, odo-

rant, rare... OùTai-je mis? Je ne sais plus.

Me voici. Je viens de faire pipi sur le tapis !

c Vous ne me trouverez pas l'ombre

d'une excuse ! Non, je n'ai pas mal au

ventre. Non, je n'ai pas lappé trop d'eau

dans la tasse bleue. Non, je n'ai pas froid,

ni chaud, ni la fièvre, et mon nez est plus

frais qu'un grain de raisin sous la rosée

d'octobre...

LA CHIENNE TROP PETITE 65

c Qu'allez-vous m'infliger? J'attends !

c Fourrez-moi le nez dedans, si vous

pouvez. Je n'ai pas de nez... Ou battez-

moi, si vous osez. Il n'y a pas de place pour

la moitié d'une claque surtout mon corps.

« Je suis trop petite, voilà, je suis trop

petite. Je suis plus petite que tous les

chiens, plus petite que le chat, que le per-

roquet dans la cage, que la tortue bom-

bée qui raye en grinçant la mosaïque de

la terrasse. N'espérez pas que je gros-

sirai ! Deux étés ont passé déjà sur ma

tète sans ajouter une once à mon poids

risible. Je suis légère dans la main comme

un oiseau, mais dure et toute cordée de

muscles. Une outrecuidance d'insecte est

en moi. J'ai la bravoure d'une fourmi ba-

tailleuse, sur qui le danger passe énorme

et négligeable. Je ne le vois pas, je suis

trop petite. Myope, je brave un petit mor-

ceau de tous les risques. j"aboie autour

d'une patte de gros chien, je me tâche

66 LA PAIX CHEZ LES BÊ I ES

contre un fragment de jambe, lue roue de

voiture m'a frôlée, mais je n'ai pas vu la

voiture — je suis trop petite.

c Que vous êtes grands autour de moi.

penchés comme des arbres, et lourds, et

lentement agités d'un scandale à demi

feint! Déjà, la mare minuscule sèche sur

le tapis, et vous n'avez pas encore pris un

parti? Ce n'est plus ma faute que vous

voyez, mais moi seule. Une responsabilité

écrasante pèse sur vous tous, — celle de

protéger, de prolonger, d'embellir ma

scintillante, ma précieuse petite vie d'elle.

« Comme vous craignez de me perdre !

Une superstition amoureuse vous incline

vers moi. Ah ! ah ! quand je suis entrée

ici, vous ne saviez pas qui j'étais? Une

chienne à reflet, de poil de taupe, et mi-

nuscule, voilà tout ce que vous aviez vu

d'abord >

« Le temps de guérir mon abattement

d'arrivée, le temps de dépouiller eette en-

LA CHIENNE TROP PETITE 67

veloppe anonyme de tristesse, de défiance,

de fièvre nerveuse, que toute bête à ven-

dre porte comme une lugubre chemise —

et je me suis révélée à vous !

c Avouez-le : vous avez pu croire, les

premières semaines, que le démon était

entré chez vous? Point de repos, point de

repos pour personne ! Une humeur fure-

teuse et grognon de marcassin me menait

de chambre en chambre, le moindre frôle-

ment contre la porte m'arrachait des cris

râpeux de chauve-souris... Tentiez-vous

de me laisser seule? vous me retrouviez

à demi étouffée de rage, — mais deux

d'entre vous portent les cicatrices dont

je récompensai leur zèle à me secourir

avec sollicitude...

Point de repos!... C'est le temps où je

m'évadais, comme par magie, chaque fois

que s'ouvrait la porte de la rue. Je me

glissais, d'une course aplatie de rat, dans

l'entrebâillement, ou je rampais, grise.

68 LA PAIX CHEZ LES BÊTES

dans l'ombre d'une jambe, sous l'ourlet

d'une jupe.

« M'avez-vous cherchée ! Je vous ai vus

haletants, oubliant de dîner, et criant les

yeux pleins de larmes : « Mirette ! » Vous

m'avez repêchée dans un ruisseau plein,

dénichée sous l'établi du menuisier d'en

face, et chez le tapissier, et dans la mai-

son du terre-neuve, et dans le giron de la

crémière qui m'abreuvait de lait chaud.

« Point de repos !... Je me suis noyée,

presque, dans un tub, j'ai brûlé mon nez

à la bouilloire ; un morceau d'épongé,

avalé en secret, m'a mise à deux doigts de

ma fin... Souvenez-vous, en soupirant de

fatigue, de ces jours empoisonnés !

« Ce n'était point assez : je voulus vos

nuits sans sommeil. Vers deux heures du

matin, je m'éveillais — vous vous rappelez ?

— pour exiger ma balle en caoutchouc, la

patte de lapin, le vieux gant de peau

déchiré... Jamais douce, jamais câline, je

LA CHIENNE TROP PETI'I 1 69

jouais comme on se bat, à en mourir, et

mon sommeil fourbu n'assurait pas votre

quiétude, car je tombais de rêve en cau-

chemar, de cauchemar en convulsions ner-

veuses...

« Vous n'avez pas oublié ce temps

d'épreuve, ni la veilleuse allumée sous le

lait parfumé de fleur d"orange, ni la po-

tion au bromure que je recrachais en

râlant, ni le sirop Rami que j'acceptais

dans une cuillère, mais que je refusais dans

une soucoupe ?

« Toute autre que moi vous eût lassés.

Vous me berciez avec angoisse dans vos

bras : « Mon Dieu ! elle est si petite ! »

« Si petite }... j'emplissais déjà votre

univers...

« O vous, mes maîtres souples et bien

dressés, je vous rends ici justice, devant

ce pipi qui sèche sur le tapis : vous avez

longuement mérité votre récompense! Je

vous l'ai donnée, et telle qu'elle combla,

5

7 o LA PAIX CHEZ LES BÊTI S

en une heure, des semaines de patience.

Souvenez-vous, quand je ne serai plus

avec vous, du jour où mon regard, appuyé

sur l"un de vous, ne fut plus celui d'une

chienne trop petite, enragée d'un orgueil

de naine et d'une allégresse de farfadet.

mais celui d'une amie qui se donne ! Je me

souviens, moi, de ma soudaine gravité, et

de cette suavité accablante qui me couchait

toute sur une de vos mains tendues !...

C'en était fait : je vous aimais. Je savourais

l'irrémédiable mélancolie de chérir qui

vous aime, et, par avance, l'amertume des

séparations nécessaires, la crainte affreuse

de perdre ce que l'on a douté de posséder

jamais..'.

« Usez de moi, à présent, comme j'use

de vous. Vous ne pouvez me demander

trop. Mon cœur, gros comme un cœur de

rossignol, bat et se consume d'aimer. J'ai

gardé, pour vous plaire, ma gaieté d'in-

secte puissant et le goût d'une tyrannie

LA CHIENNE TROP PETITE 71

bénévole. Je fais parfois pipi sur le tapis,

par désœuvrement. Je cours encore sur

le bord des tables, pour vous entendre

crier : « Ah ! /• tandis que vous tendez

tous les mains vers moi ; — je feins de

m'élapcer dans la pièce d'eau, pour vous

voir pâlir un peu: — mais c'est pour vous

reconquérir, après, d'un regard où ravonne

mon àme de lutin tendre, léger comme

une flamme, trop petit pour tomber, trop

petit pour mourir... //

« LOLA »

Dans ma loge, tous les soirs, j'enten-

dais, sur les marches de fer qui con-

duisent au plateau, un tic-tac de grosses

béquilles. Pourtant, le programme ne

comportait aucun « numéro d'amputé... »

J'ouvrais ma porte, pour voir le petit che-

val nain grimper l'escalier, de ses pieds

adroits, non ferrés. L'àne blanc le suivait,

sabotant sec, et puis le danois bringé, aux

grosses pattes molles, et puis le caniche

beige, et les fox- terriers.

74 LA PAIX CHEZ LES BÊTl S

La Viennoise rondelette, qui régissait

le « cirque miniature », veillait, ensuite.

à l'ascension du petit ours, toujours récal-

citrant et comme désespéré, qui étreignait

les montants de l'échelle et gémissait

sourdement, en enfant qu'on mené au

cachot. Deux singes suivaient, en falbalas

de soie et de paillettes, fleurant le pou-

lailler mal tenu. Tous montaient avec des

soupirs étouffés, des grognements conte-

nus, des jurons à voix basse; ils s'en

allaient attendre l'heure du travail quo-

tidien.

Je ne voulais plus les voir là-haut, cap-

tifs et sages; le spectacle de leur résigna-

tion m'était devenu intolérable. Je savais

que le petit cheval, martingale, essayait

en vain d'encenser et détendait sans cesse

une jambe de devant, avec un geste

ataxique. Je savais qu'un des singes, mé-

lancolique et Faible, appuyait enfantine-

ment sa tête à l'épaule de son compagnon.

« LOLA » 75

en fermant les yeux; que le danois stupide

regardait devant lui, sombre et fixe; que le

vieux caniche battait de la queue avec une

bienveillance sénile ; que l'ours, surtout,

le petit ours, prenait sa tête à deux mains

en geignant et pleurait tout bas, parce

qu'une courroie très fine, bouclée autour de

son museau, lui coupait presque la lèvre.

J'aurais voulu oublier ce groupe misé-

rable harnaché de cuir blanc et de grelots,

paré de rubans, ces gueules haletantes,

ces haleines âpres de bêtes à jeun, je ne

voulais plus voir, ni plaindre, cette dou-

leur animale que je ne pouvais secourir. Je

restais en bas. — avec Lola.

Lola ne venait pas me rejoindre tout de

suite. Elle attendait que le sourd travail

d'ascension se fût tu, que le dernier fox-

terrier eût caché, au tournant de l'échelle,

son derrière blanc de lapin. Puis elle

poussait ma porte entre-bâillée, du bout de

son museau insinuant.

■fo LA PAIX CHEZ LES mi

Elle était si blanche que ma loge sor-

dide s'éclairait. Un long, long corps de

lévrier, blanc de neige, — la nuque, les

coudes, les cuisses et la queue hérissés

d'un argent fin, d'un flottant poil brillant

comme du fil de verre. Elle entrait et levait

vers moi ses prunelles mêlées de brun et

d'orange, dont la rare couleur eût suffi à

émouvoir. Sa langue rose et sèche pendait

un peu, et elle haletait doucement, de soif...

— < Donne-moi à boire... Donne-moi à

boire, quoiqu'on l'ait défendu... Mes com-

pagnons ont soif aussi, là-haut, on ne

doit pas boire avant le travail... Mais, toi,

donne-moi à boire... »

Elle lappait l'eau tiédie, dans la cuvette

de zinc que je rinçais pour elle. Elle lap-

pait avec une distinction qui semblait,

comme tous ses gestes, affectée, et j'avais

honte, devant elle, du bord écaillé de la

cuvette, du broc cabossé, du mur gras

qu'elle évitait de frôler...

« LOLA » 77

Pendant qu'elle buvait, je regardais ses

petites oreilles en forme d'ailes, ses pattes

dures comme celle d'un cerf, ses reins

sans chair, et ses beaux ongles, blancs

comme son poil...

Désaltérée, elle détournait de la cuvette

son pudique museau effilé, et me livrait

un peu plus longtemps son regard où je

ne pouvais rien lire, sinon une vague in-

quiétude, une sorte de prière farouche...

Puis, elle montait toute seule vers le pla-

teau, où son rôle se bornait, d'ailleurs, à

une figuration honorable, à quelques sauts

de barrière qu'elle accomplissait élégam-

ment, avec une puissance dissimulée et

paresseuse. La rampe avivait l'or de ses

yeux, et elle répondait à chaque claque-

ment de la chambrière par une grimace

nerveuse, un menaçant sourire qui décou-

vrait des gencives roses et des dents par-

faites.

Pendant presque un mois, elle ne me

7\* LA PAIX CHEZ LES Cl I ES

demanda rien. qUe l'eau fade et tiède dans

la cuvette d'émail. Chaque soir, je lui

disais, sans paroles : « Prends. Je vou-

drais te donner tout ce qui t'est dû. Car

tu m'as reconnue, et tu m'as demandé à

boire, toi qui ne parles à personne, pas

même à la dame viennoise qui noue, d'une

main potelée et autoritaire, un collier bleu

à ton cou de serpent... »

Le vingt-neuvième jour, j'embrassai,

chagrine, la chienne sur son front satiné

et plat, et, le trentième jour... je l'achetai.

« Belle, mais pas savante », me conlia

la dame viennoise. Elle gazouilla pour

Lola, en manière d'adieu, des gentillesses

austro-hongroises; la chienne se tenait

debout auprès de moi, sérieuse, et regar-

dait droit devant elle, avec un air dur, en

louchant un peu. Et puis, je pris la laisse

pendante, et je marchai, et les longs fu-

seaux secs, armés de griffes blanches,

mesurèrent leurs pas sur les miens...

« LOLA » 79

Elle me suivit moins qu'elle ne m'accom-

pagna, et je soulevais, pour qu'elle ne lui

pesât point, la chaîne de cette princesse

prisonnière. Sa rançon, que j'avais payée,

suffirait-elle à la faire mienne?

Ce jour-là. Lola ne mangea pas et

refusa de boire l'eau fraîche que je lui

offris dans un bol blanc acheté tout exprès.

Mais elle tourna languissamment son cou

onduleux. son museau fiévreux et fin, vers

la vieille cuvette écaillée. Elle y but. et

releva vers moi son généreux regard, pail-

leté comme une liqueur étincelante :

€ Je ne suis pas une princesse enchaî-

née, mais une chienne, une vraie chienne,

au cœur de chienne. Je suis innocente de

toute cette beauté que Ton voit trop, et qui

t'a fait envie. Est-ce pour elle seule que

tu m'as achetée? Est-ce pour ma robe

d'argent, mon ventre en arceau qui avale

l'air, ma poitrine en carène, mes os secs

et sonores, nus sous ma chair avare et

8o LA PAIX CHEZ LES BEI

légère } Ma démarche l'enchante, et aussi

le bond harmonieux dont je semble fran-

chir à la fois et couronner un portique in-

visible, et tu me nommes princesse en-

chaînée, chimère, beau serpent, cheval-

fée... et te voilà interdite devant moi !...

Je ne suis qu'une chienne au cœur de

chienne, orgueilleuse, malade de ten-

dresse, et tremblant de se donner trop

vite. C'est moi qui tremble, parce que

tu m'as échangée, à jamais, contre ce peu

d'eau tiédie que ta main versa, tous les

soirs, au fond d'une cuvette écaillée... /•

CHIENS SAVANTS

Tiens-la ! Tiens-la!. . Ah! la rosse,,

elle l'a encore mouchée !

.Manette vient d'échapper au machi-

niste et de sauter sur Cora, qui s'y atten-

dait. Mais la petite fox est douée d'une

rapidité de projectile, et ses dents ont

percé, à travers le poil épais de la colley,

un peu de la peau du cou. Cora ne

riposte pas tout de suite : l'oreille tendue

vers la sonnette de scène, les babines

retroussées jusqu'aux yeux, elle menace

Sa LA PAIX CHEZ LES BÊT1 s

seulement sa camarade d'une grimace de

renard féroce et d'un petit râle étranglé,

doux comme un ronron de gros chat.

Dans les bras de son maître, Manette

hérisse les poils de son échine comme des

soies de porc et s'étrangle à dire des

choses abominables.

— A' vont se boulier ! dit le machiniste.

— Penses-tu? réplique Harry's. Elles

sont plus sérieuses que ça. Les colliers,

vite !

11 noue au cou de Cora le ruban bleu

pâle qui fait valoir sa robe couleur de fro-

ment mûr, et Je machiniste boucle sur

le dos de Manette un harnais de carlin,

en velours vert clouté d'or, alourdi de

médailles et de grelots.

— Tiens-la serré, le temps que j'enfile

mon dolman...

Le gilet de tricot cachou, bruni par la

sueur, disparaît sous un dolman saphir,

matelassé aux épaules, qui étrangle la

CHIENS SAVANTS 83

taille. Cora, retenue par le machiniste,

râle plus haut et vise, au-dessus d'elle, le

train postérieur de Manette, de Manette

convulsée, effrayante, les yeux injectés et

les oreilles coquillées en arrière.

— Une bonne tripotée, ça les calmerait

pas ? hasarde le garçon en cotte bleue.

— Jamais avant le travail ! tranche

Harry's, catégorique.

Derrière le rideau baissé, il vérifie

l'équilibre des barrières qui limitent une

piste d'obstacles en miniature, consolide

la haie et la banquette,, passe un chiffon

de laine sur les barres nickelées des trem-

plins où rebondira la colley jaune. C'est

lui aussi qui remonte de sa loge une série

de cerceaux de papier, humides d'un col-

lage hâtif.

— Je fais tout moi-même ! déclare-t-il.

L'œil du maître !...

Dans son dos, l'accessoiriste hausse les

épaules :

LA PAIX CHEZ LES BÊTES

— L'œil du maître, oui! Etnibdepour-

boire à l'équipe!

L' c équipe », composée de deux

hommes, n'en garde pas rancune à Hai-

ry's, qui touche dix francs par jour.

— Dix francs pour trois gueules et dix

pattes, c'est pas gras ! concède l'accessoi-

riste.

Trois gueules, dix pattes et deux cents

kilos de bagages. Tout ça tourne, toute

l'année, à la faveur de demi-tarifs en troi-

sième classe. L'an dernier, il y avait une

« gueule » de plus, celle du caniche blanc

qui est mort : un vieux cabot hors d'âge,

routier fini, qui connaissait tous les « éta-

blissements » de France et de l'étranger.

Harry's le regrette et vante encore les

mérites de défunt Chariot.

— Il savait tout faire, madame. La

valse, le saut périlleux, le tremplin, les

trucs du chien calculateur, tout! Il m'en

aurait appris, à moi qui en ai dressé quel-

CHIENS SAVANTS 85

ques-uns, pourtant, des chiens pour les

cirques! Il aimait son métier, et rien que

ça, et il était bouché pour le reste. Les

derniers temps, vous n'en auriez pas

donné quarante sous, si vous l'aviez vu

dans la journée, tout vieux, quatorze ans

au moins, tout raide de rhumatismes, avec

les yeux qui pleuraient et son nez noir

qui tournait au gris. 11 ne se réveillait

qu'à l'heure de son travail, et c'est là

qu'il fallait le voir! Je le maquillais comme

une jeune première : et le cosmétique

noir au nez, et le crayon gras pour ses

pauvres yeux chassieux, et la poudre

d'amidon tout partout pour le faire blanc

de neige, et les rubans bleus! Ma parole,

madame, il ressuscitait ! Pas plutôt

maquillé, il marchait sur ses pattes de

derrière, il éternuait, il n'avait pas de

cesse qu'on frappe les trois coups... Sorti

de scène, je l'enveloppais dans une cou-

verture et je le frictionnais à l'alcool. Je

6

B6 LA PAIX CHEZ LES BÊTES

l'ai bien prolongé, mais ça ne peut pas

durer éternellement, un caniche savant...

« Ces deux-là, mes chiennes, elles vont

bien ; mais ce n'est plus ça. Elles aiment

leur maître, elles craignent la cravache ;

elles ont de la tête et de la conscience,

mais l'amour-propre n'y est pas. Elles

font leur numéro comme elles tireraient

une voiture, pas plus, pas moins. C'est

des travailleuses, c'est pas des artistes.

A leur figure, on voit qu'elles voudraient

avoir déjà fini, et le public n'aime pas ça.

Ou bien il pense que les bêtes se moquent

de lui, ou bien il ne se gêne pas pour dire :

« Pauvres bêtes ! ce qu'elles sont tristes !

Ce qu'on a dû les martyriser pour leur

apprendre tant de singeries! » Je voudrais

les voir, tous ces messieurs et ces dames

de la Protectrice, en train de dresser des

chiens ! Ils feraient comme les cama-

rades. Le sucre — la cravache — la cra-

vache — le sucre — et une bonne dose

CHIENS SAVANTS s 7

de patience : il n'y a pas à sortir de

là... »

Les deux « travailleuses », à cette

heure, ne se quittent pas de l'œil. Ma-

nette tremble nerveusement, perchée sur

un billot de/ bois bariolé ; Cora, en face

d'elle, couche les oreilles comme un chat

fâché...

Sur un trille de timbre, l'orchestre

interrompt la lourde polka qui trompait

l'attente du public, et commence une

valse lente : comme obéissant à un signal,

les chiennes rectifient leur attitude : elles

ont reconnu leur valse. Cora bat molle-

ment de la queue, dresse ses oreilles et

prend cette expression neutre, aimable et

ennuyée qui la fait ressembler aux por-

traits de l'impératrice Eugénie. Manette,

insolente, luisante, un peu trop grasse,

guette la montée pénible du rideau, puis

rentrée d'I lanv's, bâille, et halète déjà,

d'agacement et de soif...

LA PAIX CHEZ i.i s ni i i:s

Le travail commence, sans incident,

sans révolte. Cora, avertie par un cingle-

ment de mèche sous le ventre, ne triche

pas au saut des barrières. Manette marche

sur les pattes de devant, valse, aboie, et

saute aussi les obstacles, debout sur le

dos de la colley jaune. C'est de l'ouvrage

banal, mais correct ; il n'y a rien à re-

dire.

Les gens grincheux reprocheraient

peut-être à Cora son indifférence prin-

cière, et à la petite fox son entrain fac-

tice... On voit bien qu'ils n'ont pas. les

gens grincheux, des mois de tournée dans

les pattes, et qu'ils ignorent le fourgon à

chiens, l'auberge, la pâtée au pain qui

gonfle et ne nourrit pas, les longues

heures d'arrêt dans les gares, les trop

brèves promenades hygiéniques, le collier

de force, la muselière — l'attente surtout,

l'attente énervante de l'exercice, du dé-

part, de la nourriture, de la raclée... Ils

CHIENS SAVANTS 89

ignorent, les spectateurs difficiles, que

la vie des bêtes savantes se passe à atten-

dre, et qu'elles s'y consument...

Les deux chiennes n'attendent, ce soir,

que la fin du numéro. Mais dès la chute

du rideau, quelle belle bataille ! Harry's

arrive juste à temps pour les arracher l'une

à l'autre, mouchetées de morsures roses

et leurs rubans en loques...

— C'est un genre, madame, un genre

qu'elles ont pris ici ! crie-t-il, furieux.

Elles camaradent bien, d'habitude, elles

couchent ensemble, dans ma chambre, à

l'hôtel. Seulement, ici, c'est une petite

ville, n'est-ce pasr On n'y fait pas comme

on veut. A l'hôtel, la patronne m'a dit :

« Je veux bien d'un chien, mais pas de

deux! » Alors, comme je suis juste, je

laisse tantôt l'une, tantôt l'autre de mes

chiennes passer la nuit au théâtre, dans

le panier cadenassé. Elles ont compris

tout de suite le roulement. Et c'est tous

go LA l'A l\ CHEZ LES BÊT1 s

les soirs la comédie que vous venez de

voir. Dans la journée, elles sont douées

comme des moutons; à mesure que l'heure

de boucler approche, c'est à qui des deux

ne restera pas dans le panier grillé ; elles

se mangeraient de jalousie! Et vous ne

voyez rien ! Ce qui est un vrai spectacle,

c'est la tête de celle que j'emmène avec-

moi, qui fait exprès dejapper.de sauter

à coté du panier où j'enferme l'autre! Je

n'aime pas l'injustice avec les bêtes, moi.

Je pourrais faire autrement que je le

ferais, mais quand on ne peut pas, n'est-

ce pas?...

Je n'ai pas vu Manette ce soir, partir,

arrogante et radieuse; mais j'ai vu Cora,

enfermée, figée dans un désespoir con-

tenu. Elle froissait contre l'osier sa toi-

son blonde et tendait hors des barreaux

son doux museau de renard.

Elle écoutait s'éloigner le pas de son

maître et le grelot de Manette. Quand la

CHIENS SAVANTS 91

porte de fer se referma sur eux. elle enfla

sa poitrine pour jeter un cri; mais elle se

souvint que j'étais là encore, et je n'enten-

dis qu'un profond soupir humain. Puis

elle ferma les veux fièrement, et se cou

cha.

NONOCHE

Le soleil descend derrière les sorbiers,

grappes de fruits verts qui tournent

çàet là au rose aigre. Le jardin se remet

lentement d'une longue journée de cha-

leur dont les molles feuilles du tabac

demeurent évanouies. Le bleu des aconits

a certainement pâli depuis ce matin, mais

les reine-claudes, vertes hier sous leur

poudre d'argent, ont toutes, ce soir, une

joue d'ambre.

L'ombre des pigeons tournoie, énorme,

m| LA PAIX CHEZ LES BÊ Ils

sur le mur tiède de la maison et éveille,

d'un coup d'éventail, Nonoche qui dor-

mait dans sa corbeille...

Son poil a senti passer l'ombre d'un

oiseau ! Elle ne sait pas bien ce qui arrive.

Elle a ouvert trop vite ses veux japonais,

d'un vert qui met l'eau sous la langue.

Elle a l'air bète comme une jeune fille

très jolie, et ses taches de chatte portu-

gaise semblent plus en désordre que

jamais: un rond orange sur la joue, un

bandeau noir sur la tempe, trois points

noirs au coin de la bouche, près du nez

blanc fleuri de rose... Elle baisse les yeux

et la mémoire de toutes choses lui remont"

au visage dans un sourire triangulaire;

contre elle, noyé dans elle, roulé en escar-

got, sommeille son fils.

« Qu'il est beau! se dit-elle. Et gros!

Aucun de mes enfants n'a été si beau.

D'ailleurs je ne me souviens plus d'eux...

Il me tient chaud. »

NONOCHE gb

Elle s'écarte, creuse le ventre avant de

se lever, pour que son fils ne s'éveille pas.

Puis elle bombe un dos de dromadaire,

s'assied et bâille, en montrant les stries

fines d'un palais trois fois taché de noir.

En dépit de nombreuses maternités,

Nonoche conserve un air enfantin qui

trompe sur son âge. Sa beauté solide res-

tera longtemps jeune, et rien dans sa dé-

marche, dans sa taille svelte et plate, ne

révèle qu'elle fut, en quatre portées, dix-

huit fois mère. L'extrémité de son poil

court et fourni brille, s'irise au soleil

comme fait l'hermine. Ses oreilles, un

peu longues, ajoutent à l'étonnement gra-

cieux de ses yeux inclinés et ses pattes

minces, armées de brèves griffes en cime-

terre, savent fondre confiantes dans la

main amie.

l'utile, rêveuse, passionnée, gourmande,

caressante, autoritaire. Nonoche rebute

le profane et se donne aux seuls initiés

LA PAIX CHEZ I ES BÊTES

qu'a marqués le signe du Chat. Ceux-là

même ne la comprennent pas tout de

suite et disent: c Quelle bête capri-

cieuse! » Caprice r point. Hyperesthésie

nerveuse seulement. La joie de Nonoche

est tout près des larmes, et il n'y a guère

de folle partie de licelle ou de balle de

laine qui ne finisse en petite crise hysté-

rique, avec morsures, griffes et feulements

rauques. Mais cette même crise cède sous

une caresse bien placée, et parce qu'une

main adroite aura effleuré ses petites

mamelles sensibles. Nonoche furibonde

s'effondrera sur le liane, plus molle qu'une

peau de lapin, toute trépidante d'un ron-

ron qu'elle file trop aigu et qui parfois la

fait tousser...

« Qu'il est beau!\* se dit-elle en con-

templant son fils. « La corbeille devient

trop petite pour nous deux. C'est un peu

ridicule, un enfant si grand qui tette

encore. Il tette avec des dents pointues.

snNOCHE 97

maintenant... Il sait boire à la soucoupe,

il sait ru^ir à l'odeur de la viande crue, il

gratte à mon exemple la sciure du plat,

d'une manière anxieuse et précipitée où

je me retrouve toute... Je ne vois plus

rien à faire pour lui, sauf de le sevrer.

Comme il abîme ma troisième mamelle

de droite! C'est une pitié. Le poil de mon

ventre, tout autour, ressemble à un

champ de seigle versé sous la pluie ! Mais

quoi ? quand ce grand petit se jette sur

mon ventre, les yeux clos comme un nou-

veau-né, quand il arrange en gouttière

autour de la tétine sa langue devenue trop

large... qu'il me pille et me morde et me

boive, je n'ai pas la force de l'en empêcher ! »

Le fils de Nonoche dort dans sa robe

rayée, pattes mortes et gorge à la ren-

verse. On peut voir sous la lèvre relevée

un bout de langue, rouge d'avoir tété, et

quatre petites dents très dures taillées

dans un silex transparent.

98 LA FAIX CHEZ LES BÊTES

Nonoche soupire, bâille et enjambe son

lils avec précaution. La tiédeur du per-

ron est agréable aux pattes. Une libellule

grésille dans L'air, et ses ailes de gaze

rêche frôlent par bravade les oreilles de

Nonoche qui frémit, fronce les sourcils et

menace du regard la longue bête en mo-

saïque de turquoises...

Les montagnes bleuissent. Le fond de

la vallée s'enfume d'un brouillard blanc

qui s'effile, se balance et s'étale comme

une onde. Une haleine fraîche monte

déjà de ce lac impalpable, et le nez de

Nonoche s'avive et s'humecte. Au loin,

une voix connue crie infatigablement:

« Allons-v'nez — allons-v'nez — allons-

v'nez... mes vaches! Allons-v'nez — allons-

v'nez... » Des clarines sonnent, le vent

porte une paisible odeur detable, et

Nonoche pense au seau de la traite, au

seau vide dont elle léchera la couronne

d'écume... Un miaulement de convoitise

NONOCHE 99

et de désœuvrement lui échappe. Elle

s'ennuie. Depuis quelque temps, chaque

crépuscule ramène cette mélancolie aga-

cée, ce vide et vague désir...

La première chauve-souris nage en zig-

zag dans l'air. Elle vole bas et Xonoche

peut distinguer deux yeux de rat, le

velours roux du ventre en figue... C'est

encore une de ces bêtes où on ne com-

prend rien et dont la conformation inspire

une inquiétude méprisante. Par associa-

tion d'idées, Xonoche pense au hérisson,

à la tortue, ces énigmes, et passe sur son

oreille une patte humide de salive...

Mais quelque chose arrête court son

geste, quelque chose oriente en avant ses

oreilles, noircit le vert acide de ses pru-

nelles...

Du fond du bois où la nuit massive est

descendue d'un bloc, par-dessus l'or

immobile des treilles, à travers tous les

bruits familiers, n'a-t-elle pas entendu

ioo LA PAIX CHEZ LES BÊTES

venir jusqu'à elle, traînant, sauvage, mu-

sical, insidieux, — l'appel du Matou }

Elle écoute... Plus rien. Elle s'est

trompée... Non ! L'appel retentit de nou-

veau, lointain, rauque et mélancolique à

faire pleurer, reconnaissable entre tous.

Le cou tendu, NOnoche semble une statue

de chatte, et ses moustaches seules re-

muent faiblement, au battement de ses

narines. D'où vient-il. le tentateur ?

Qu'ose-t-il demander et promettre ? 11

multiplie ses appels, il les module, se fait

tendre, menaçant, il se rapproche et pour-

tant reste invisible; sa voix s'exhale du

bois noir, commela voixmêmede l'ombre...

« Viens !... Viens !... Si tu ne viens pas

ton repos est perdu. Cette heure-ci n'est

que la première, mais songe que toutes

les heures qui suivront seront pareilles à

celles-ci, emplies de ma voix, messagères

de mon désir... Viens !...

« Tu le sais, tu le sais que je puis me

NONOCHE mi

lamenter durant des nuits entières, que je

ne boirai plus, que je ne mangerai plus,

car mon désir suffit à ma vie et je me for-

tifie d'amour !... Viens !...

« Tu ne connais pas mon visage et

qu'importe ! Avec orgueil, je t'apprends

qui je suis : je suis le long Matou dégue-

nillé par dix étés, durci par dix hivers.

Une de mes pattes boite en souvenir d'une

vieille blessure, mes narines balafrées gri-

macent et je n'ai plus qu'une oreille, fes-

tonnée par la dent de mes rivaux.

V force de coucher sur la terre, la

terre m'a donné sa couleur. J'ai tant rôdé

que mes pattes semellées de corne son-

nent sur le sentier comme le sabot du

chevreuil. Je marche à la manière des

loups, le train de derrière bas, suivi d'un

tronçon de queue presque chauve... Mes

flancs vides se touchent et rna peau glisse

autour de mes muscles secs, entraînés au

rapt et au viol... Et toute cette laideur me

7

102 LA PAIX CHEZ LES BÊTES

fait pareil à l'Amour ! Viens !... Quand je

paraîtrai à tes yeux, tu ne reconnaîtras

rien de moi, — que l'Amour !

« Mes dents courberont ta nuque rétive,

je souillerai ta robe, je t'infligerai autant

de morsures que de caresses, j'abolirai en

toi le souvenir de ta demeure et tu seras,

pendant des jours et des nuits, ma sau-

vage compagne hurlante... jusqu'à l'heure

plus noire où tu te retrouveras seule, car

j'aurai fui mystérieusement, las de toi,

appelé par celle que je ne connais pas,

celle que je n'ai pas possédée encore...

Alors tu retourneras vers ton gîte, affamée,

humble, vêtue de boue, les yeux pâles,

l'échiné creusée comme si l'enfant y

pesait déjà, et tu te réfugieras dans un

long sommeil tressaillant de rêves où res-

suscitera notre amour... Viens!... »

Xonoche écoute. Rien dans son attitude

ne décèle qu'elle lutte contre elle-même,

car le mensonge est la première parure

NONOCHE io3

dune amoureuse... Elle écoute, rien de

plus...

Dans sa corbeille, l'obscurité éveille peu

à peu son fils qui se déroule, chenille velue,

et tend des pattes tâtonnantes... 11 se

dresse, maladroit, s'assied, plus large que

haut, avec une majesté puérile. Le bleu

hésitant de ses yeux, qui seront peut-

être verts, peut-être vieil or, se trou-

ble d'inquiétude. Il dilate, pour mieux

crier, son nez chamois où aboutissent

toutes les rayures convergentes de son

visage... Mais il se tait, malicieux : il a

vu le dos bigarré de sa mère, assise sur

le perron.

Debout sur ses quatre pattes courtaudes,

fidèle à la tradition qui lui enseigna cette

danse barbare, il s'approche, les oreilles

renversées, le dos bossu, l'épaule de biais,

par petits bonds de joujou terrible, et

fond sur Nonoche qui ne s'y attendait

pas... La bonne farce! Elle en a presque

ich LA PAIX CHEZ LES BÊTES

cric. On va sûrement jouer comme des

fous jusqu'au dîner !

Mais un revers de patte nerveux a jeté

l'assaillant au bas du perron, et mainte-

nant une grêle de tapes sèches s'abat sur

lui. commentées de fauves crachements et

de regards en furie!... La tête bourdon-

nante; poudré de sable, le fils de Xonoche

se relève, si étonné qu'il n'ose pas de-

mander pourquoi, ni suivre celle qui ne

sera plus jamais sa nourrice et qui s'en va

très digne, le long de la petite allée noire,

vers le bois hanté...

LA MÈRE CHATTE

Un. deux, trojs, quatre... Non, je me

trompe. Un, deux, trois, quatre,

cinq, six... Non, cinq. Où est le sixième?

Un, deux, trois... Dieu, que c'est fatigant !

A présent, ils ne sont plus que quatre.

J'en deviendrai folle. Petits! petits! Mes

fils, mes filles, où ètes-vous }

« Quel est, celui qui se lamente entre le

mur et la caisse de géraniums? Je ne dis

pas cela parce que c'est mon fils, mais il

cric bien. Et pour le seul plaisir de crier,

lo6 LA PAIX CHEZ LES BÊTI-.s

car il peut parfaitement se dégagera recu-

lons. Les autres?... Un, deux, trois... Je

tombe de sommeil. Eux. ils ont tété et

dormi, les voilà plus vifs qu'une portée de

rats. Je m'enroue à répéter le roucoule-

ment qui les rassemble, ils ne m'obéis-

sent pas. A force de les chercher, je ne

les vois plus, ou bien mon souci les mul-

tiplie. Hier n'en ai-je pas compté, effarée,

jusqu'à neuf ? Ce jardin est leur perdition.

« Attention, vous, là-bas! On ne passe

pas, on ne passe jamais sous la grille du

chenil : combien de fois faudra-t-il le re-

dire? Quand comprendrez-vous, enfant

de la gouttière, bâtard sans instinct, ce

que vaut cette chienne? Elle vous guette

derrière ses barreaux et vous goberait

comme un mulot, quitte à s'écrier ensuite :

« Oh! c'était un petit chat? Quel dom-

« mage ! Je me suis trompée ! » Elle a des

yeux doux, de velours orange, et souve-

nez-vous de ne vous fier jamais à son sau-

LA MÈRE CHATTE 107

vage sourire!... Par contre, je vous accorde

d'aller, tous, essayer vos griffes enfantines,

encore flexibles et transparentes, sur le

liane coriace et le museau de la boule-

dogue. En dépit de sa laideur — j'ai honte

pour elle quand je la regarde ! — elle ne

ferait pas de mal à une mouche : c'est à la

lettre, car les mouches se jouent de sa

gueule en caverne, toujours béante, piège

inoffensif dont le ressort, chaque fois,

happe le vide. Celle-là, roulez sous ses

pattes, sous son ventre, cardez-la comme

un tapis, profitez de sa chaleur nausé-

abonde — elle est votre servante mons-

trueuse, la laide négresse de mes enfants

princiers.

<« Petits, petits!... Un, deux, trois...

Sincèrement, je voudrais être de deux

mois plus vieille ou de trois semaines plus

jeune. Il y a vingt jours, je les avais tous

les six dans la corbeille, aveugles et pelu-

cheux: ils ne savaient que ramper et, sus-

io8 LA PAIX CHEZ LES BÊTES

pendus à mes mamelles, onduler d'aise

comme des sangsues. Une fièvre légère

égayait mon épuisement, j'étais une douce

machine stupide et ronronnante qui allai-

tait, léchait, mangeait et buvait avec un

zèle borné. Comme c'était facile ! Mainte-

nant, ils sont terribles, et quand il faudrait

sévir, ma sévérité désarme rien qu'à les

voir. Il n'y a rien au monde qui leur res-

semble. Si petits, et déjà pourvus des

signes éclatants qui proclament la pureté

d'une lignée sans mésalliance ! Si jeunes,

et portant en cierge leur queue massive,

charnue à la base comme une queue de

petit mouton ! Azurés, bas sur pattes, le

rein court, gais debout et mélancoliques

assis, à l'image de leur glorieux père. Dans

deux semaines, leurs prunelles d'un bleu

provisoire vont se troubler de paillettes

d'or, d'aiguilles micacées d'un vert pré-

cieux. Ils cesseront d'être pareils, l'œil

grossier des hommes discernera les crânes

LA MÈRE CHATTE 109

larges des jeunes matous, les nuques

minces des chattes et leurs joues effilées;

une susceptibilité hargneuse armera contre

moi, et moi contre elles, ces petites femelles

ingénues... Quant à leur pelage, je n'en

dirai rien pour ne me point louer moi-

même. Sur leur tête, dans ce duvet bleu

d'orage, quatre raies plus foncées, capri-

cieuses comme les ondes qui moirent un

profond velours, s irisent ou fondent selon

la lumière...

« Où sont-ils? Où sont-ils? Un, deux...

Deux seulement! Et les quatre autres ?

Répondez, vous deux, sottement occupés

l'un à manger une h'celle, l'autre à cher-

cher l'entrée de cette caisse qui n'a pas de

porte! Oui, vous n'avez rien vu, rien en-

tendu, laids petits chats-huants que vous

êtes, avec vos yeux ronds !

i ... Ni dans la cuisine, ni dans le bû-

cher ! Dans la cave? Je cours, je descends.

je flaire... rien... Je remonte, le jardin

no l.\ PAIX CHE2 LES BEI ES

m 'éblouit... Où sont les deux que je gour-

mandais tout à l'heure > Perdus aussi?

Mes enfants, mes enfants! Au secours, ô

Deux-Pattes, accourez, j'ai perdu tous

mes enfants! Ils jouaient, là. tenez, dans

la jungle de fusains : je ne les ai pas quit-

tés, tout au plus ai-je cédé, une minute,

au plaisir de chanter leur naissante gloire,

sur ce mode amoureux, enflé d'images,

où ressuscitent mes origines persanes...

Rendez-les moi, ô Deux-Pattes puissants,

dispensateurs du lait sucré et des queues

de sardines! Cherchez avec moi, ne riez

pas de ma misère, ne me dites pas qu'entre

un jour et le jour qui vient je perds et

retrouve cent fois mon sextuple trésor ! Je

redoute, je prévois un malheur pire que

la mort, et vous n'ignorez pas que mon

instinct de mère et de chatte me fait deux

fois infaillible !...

i Tiens !... D'où sort-il, celui-ci >...

C'est, ma foi. mon lourdaud de premier.

LA MÈRE CHATTE m

tout rond, suivi de son frère sans malice,

Et d'où vient celle-ci. petite femelle impu-

dente, prête à me braver et qui jure,, déjà,

en râlant de la gorge ? Un, deux, trois...

Trois, quatre, cinq... Viens, mon sixième,

délicat et plus faible que les autres, plus

tendre aussi, et plus léché, toi pour qui

je garde l'une de mes lourdes mamelles

d'en bas, inépuisable, dans le doux nid

duveté de poil bleu que te creusent mes

pattes de derrière.., Quatre, cinq, six...

Assez, assez! Je n'en veux pas davan-

tage ! Venez tous dans la corbeille, à

l'ombre fine de l'acacia. Dormons, ou

prenez mon lait, en échange d'une heure

de répit — je n'ai pas dit de repos, car

mon sommeil prolonge ma vigilance éper-

due, et c'est en rêve que je vous cherche

et vous compte : un, deux, trois, quatre... »

LE TENTATEUR

Un crépuscule d'hiver. Le

feu s'éteint. Le chat est assis

et rêve. Grand silence.

Elle. — Chat ! Que regardes-tu dans

ce coinr

Le Chat. — Rien. Le noir.

Elle. — Tu t'ennuies ?

Le Chat. — Non.

Elle. — Moi, je m'ennuie... .

Le Chat. — Fais comme moi : regarde

dans le noir.

Elle. — Oh! non... Veux-tu la balle

de laine?

ii4 LA PAIX CH1 Z LÈS Bl i :

Le Chat. — Ce n'est pas l'heure. Je

joue à autre chose. Fais comme moi : joue.

Ouvre tes yeux très grands, ne cligne

pas, et regarde.

Elll. — Mais regarder quoi?

Le Chat. — Regarde! Ne cherche pas.

n'appelle rien : tout va venir devant toi...

Que vois-tu?

Elle. — Presque rien... Un vase gris

— je sais qu'il est là — et des roses cou-

leur de brume, devant la fenêtre... Le

col élancé d'une lampe... Un rideau de

soie qui semble retenu et drapé par une

main invisible.

Lk Chat. — Invisible?

Elle. — Oui... Je veux dire qu'il n'y a

pas de main.

Le Chat. — Pas de main? Je la vois.

Elle. — Ne me fais pas peur !

Le Chat. — Ce n'est pas pour t"ef-

frayer, c'est pour t'apprendre le jeu. Vois

la main qui soulève le rideau !

LE TENTATEUR n5

Elle. — Non...

Le Chat. — Une longue main, presque

cachée par les plis du rideau, mais j'en-

tends le grincement léger des ongles dans

la soie... Tu entends?

Elle. — Non...

Le Chat. — Tu vas entendre. Ecoute

bien! Ecoute très fort! que tes oreilles

remuent sous tes cheveux! Tu entends?

Elle. — J'entends... Mais c'est le

bruissement de mes cheveux contre mes

oreilles.

Le Chat. — Tu ne sais pas encore le

jeu. Cela va venir... Ah ! le rideau a re-

mué! Tu as vu?

Elle. — Je ne sais pas... Je ne suis pas

sûre...

Le Chat. — Si! La main vient de re-

lever un peu le rideau de soie. La fenêtre

est plus grande à présent, et bleue comme

la neige sous la lune...

K:.!.e. — La neige... sous la lune...

in'. I. \ PAIX CH1 / Il s l'.i I ES

Le Chai. — C'est la neige sous la

Lune... Tu vois, maintenant, la main sur

le rideau ?

Elle. — Oui...

Le Chat. — Et quoi encore >

Elle. — Je vois aussi le col élancé de

la 1...

Le Chat. — Chut !... de la bète serpen-

tine, dressée contre la baie pleine d'eau

transparente...

Elle, faiblement. — Mais c'était de la

neige...

Le Chat, impérieux. — C'est de l'eau

transparente et bleue, à présent ! Joue le

ieu, ou je te laisse!

Elle. — Ne me laisse pas !...

Le Chat. — Joue le jeu, alors! Le col

élancé de la bête serpentine, tu le vois

qui se penche, se penche, et rampe vers...

Elle, docilement. — ...Vers le vase

gris où trempent les roses... Mais où sont-

elles

LE TENTATEUR 117

Le Chat. — Suis la bête! Tu peux la

suivre ?

Elle. — Oui... attends... Elle rampe,

elle est noire, mais, à chaque vague

d'écaillés de son dos, s'allume un point

de lumière mouillée. . . Viens ! Les roses sont

là.Tulesentendss'effeuiller?Le glissement

des pétales est si doux contre les tiges...

Dans l'obscurité, on dirait qu'une main

douce descend le long d'une jambe lisse...

Le Chat. — Tu joues mal. Ce n"est pas

la rose qui s'effeuille, c'est le glissement

soyeux d'une main douce, contre une

jambe lisse.

Elle, en sursaut. — Non ! je ne veux

pas ! Ou j'allume la lampe !

Le Chat, très doux. — Ne te fâche

pas ! je me trompais. Ce sont des roses...

Tout un jardin de roses...

Elle. — Oui, mais si pâle ! Couleur de

cendre, et laiteux... Es-tu sûr qu'il soit

désert }

8

u8 LA PAIX CHEZ LES BEI

Le Chat. — Désert. Mais, au tournant

de chaque allée, serpente le beau col de

la bête vipérine.

Elle. — Que me parles-tu de la bète

onduleuse? C'est un ruisseau. Si mince,

tu vois? comme un bracelet. Et murmu-

rant, adonner soif! Puis-je boire?

Le Chat. — Ne bois pas ! C'est un ser-

pent !

Elle. — A mon bras alors ! ou à mon

cou... Ah! qu'il est doux! On dirait...

Le Chat. — ...La caresse d'une main

lisse, au long d'une chair tiède qui tres-

saille...

Elle, suppliante. — Non. non! rends-

moi la lumière! J'ai peur!

Le Chat, très doux. — Comme tu es

faible ! la nuit rassurante nous garde.

Voile-toi de tes cheveux, si tu veux. Mais

personne ne verra combien, égarée, tu

semblés chérir ta crainte. 11 n'y a personne

dans les jardins où je te mène. Des allées

LE TENTATEUR 119

où les pas ne marquent point, des fleurs

sans visage, et pas d'autre miroir que ce

vivier bleuâtre, là-bas...

Elle. — Mais c'était la fenêtre bleue?

Le Chat. — ... Que ce vivier bleuâtre,

où les queues des poissons égratignent le

reflet de la lune... Remue, du bout de ton

pied nu. cette eau lourde où dort, frater-

nel, le serpent qui glissa de ton bras...

Descends une marche... encore une

marche... Tu veux te baigner?

Elle. — Que l'eau est douce!... Elle

étreint mes chevilles comme deux brace-

lets tièdes, et monte à mes genoux...

Le Chat. — ...Comme deux mains

soyeuses, dont la caresse tourne sur une

chair lisse...

Elle. — Hélas !...

Le Chat. — Ne te défends pas.

Couche-toi. parmi les moires de l'eau et

les anneaux du serpent. Je t'abandonne

ici. Je vais à mes jardins, où tu ne me

iuo LA PAIX CHEZ LES BÊTES

suivras pas, toi que le crépuscule, le

et le sommeil rejettent, implacablement,

au même voluptueux souvenir. Mais hé-

site, une autre fois, à troubler le songe

éveillé d'un Chat assis, à la nuit tombante,

auprès d'un rideau de soie, entre une

lampe au col élancé et le vase où se fanent

des roses...

LA CHIENNE BULL

En quoi est-elle? en bronze, en vieux

bois de Chine, noir, dur et huilé? Ou

en grès flammé, sombre, cuit très long-

temps? Dans la pleine lumière, on dis-

tingue sur ses Hancs des c bringes » al-

longées, un peu rousses, comme des

léchures de feu...

Elle est chaude quand on la touche, et

plus dure qu'un meuble. Ses cuisses

courtes sont toutes cordées de muscles, ni

plus ni moins qu'à un lutteur japonais.

122 LA PAIX CHEZ LES BETES

Pour la figure, chacun en prend ce qu'il

veut, et libre à vous d'y retrouver, comme

moi, la gueule en tire-lire d'un crapaud,

un front bossu de dauphin au-dessus de

deux trous d'évent pour chasser l'eau, —

et ces yeux de cochon, futés, bridés, et ce

sourire d'enfant nègre ! Deux grandes

oreilles de chauve-souris coiffent le

monstre, aptes à s'ouvrir, se fermer, se

plier en coquilles, s'orienter en avant, en

arrière...

C'est Poucette qu'on la nomme, parce

qu'elle est très petite. « Petite, mais cos-

taude » : elle porte avec orgueil la même

devise que Bubu de Montparnasse.

Quand elle marche, elle a l'air de nager,

tant elle meut délicatement ses courts et

légers petits pieds d'éléphant. Mais quand

elle nage, elle a l'air de se noyer, verticale

et les pattes battant l'eau comme des pa-

lettes de moulin, avalant la vague par le

nez, par la gueule, par les yeux et les

LA CHIENNE BULL i 2 3

oreilles. Chaque fois, on se demande :

« En réchappera-t-elle? » et son bain vo-

lontaire ressemble à un suicide.

Goinfre, elle attrape au vol tout ce qui

tombe. Elle avale — plouc! — les gros

morceaux, mais mâche longuement les

petits, et boit cinquante fois le jour, en

pensant à autre chose : elle boit par dé-

sœuvrement, pour tuer le temps et l'ennui,

comme un terrassier se saoule quand il n'a

pas d'ouvrage.

L'oisiveté la ronge. Car elle se refuse à

dormir pendant que nous veillons. Si je

lis, si j'écris, si je flâne au soleil à demi

assoupie, Poucette s'astreint à imiter mon

silence, mon immobilité. Mais je sens,

j'entends tous ses muscles trembler d'im-

patience et elle ne ferme les yeux que

pour cacher le feu guetteur de son regard.

Je ne me tiens pas de lui crier, agacée :

— Dors ! ou prends un livre ! ou brode

au point de croix !

i»4 la PAIX CHEZ LES BÊTES

Mais rien ne l'intéresse — que moi.

Elle me regarde vivre, elle m'écoute pen-

ser, elle me juge — elle me gêne.

Il lui arrive de jouer avec un chien, de

Taffoler par une rapidité, une brutalité qui

lui assurent presque toujours la victoire,

mais c'est pour revenir vers moi et me

dire :

— Hein? tu as vu comme je l'ai arrangé,

ce... chien !

Elle chasse le moineau, le canard sau-

vage, le crabe, le lapin et la courtilière —

mais c'est pour parader devant moi. trem-

pée d'eau, engluée de vase, et se pavaner

orgueilleusement, un crabe tourteau pendu

à sa lèvre, sans crier, avec le sourire !

Que craint-elle? Ni moi, ni vous, ni le

feu du ciel, ni la cravache, ni le fouet.

Elle est toute orgueil, bravoure aveugle,

jalousie, amour caché. Elle m'interroge

avidement, quand je rentre :

— D'où te vient cette odeur que je ne

LA CHIENNE BULL iz5

connais pas? Tu es seule, bien seule? Tu

ne ramènes pas une bête nouvelle, qui

s'installera dans notre maison ? Avec toi.

sait-on jamais?... Surtout tu ne rapportes

pas un chien, un petit chien caché dans

ton manchon, dans ce paquet, dans ce

sac ? un petit chien qui vivrait sur tes

genoux et que tu embrasserais? Gare !

regarde mes dents !..

Je marmotte tout bas les mots de « cram-

pon » et de « sale caractère ». Et puis je

hausse les épaules et je caresse la dure

tête ronde, toute chaude, qui se glisse

sous ma main, et je la plains, et je la con-

sole. Je la console de m'aimer. et d'avoir,

en m'aimant. perdu le repos...

AUTOMNE

Sur le balcon de bois, parmi la glycine

défaite et les fleurs aplaties d'une

sauge rouge, emportées par la bour-

rasque de cette nuit, ils gisaient, ce matin,

comme les pétales d'un pavot effeuillé, les

deux papillons verts et roses. Ils vivaient

encore un peu quand je les touchai, un

petit spasme repliait leurs pattes fragiles

contre la fourrure précieuse de leur tho-

rax. L'un mourut très vite, l'autre pro-

longea quelques minutes la vibration de

128 LA PAIX CHEZ LES m' I !

scs antennes plumeuses, son tremblote-

ment de fleur électrisée...

Je les laisse là, sur le balcon de plan-

ches. Dès que je tournerai le dos, les pas-

sereaux viendront, et je ne trouverai plus

que huit ailes prestement tranchées... Ils

ont dû lutter contre le soudain automne,

les frileux bombyx peints de croissants ro-

sés ; combien de fois ont-ils cherché, col-

lés à la cheminée tiède qui grimpe le lour-

de ma maison, un abri contre l'aube fu-

neste d'octobre?

Du haut du balcon, je vois rétré-

cir, chaque jour, tous les jardins de ce

coin de Passy paisible et menacé. Le

mien perd son toit de feuilles, et que

reste-t-il du triple arceau de rosiers ?

Un fer rouillé, maigrement noué de

tiges nues... Et ce que je nommais le

« parc du voisin », où l'on entendait rire

et courir des enfants invisibles, n'était-

ce que cet enclos carré, ce massif d'ar-

AUTOMNE 129

brcs borné de murs hauts et tristes ?

La vie aimable et provinciale qui s'épa-

nouit ici l'été abandonne les jardins et se

resserre, comme intimidée, derrière les fe-

nêtres closes. En dépit du soleil revenu,

il n'y aura plus, renversées au dossier des

fauteuils de paille, les jeunes filles dont je

devinais, entre les branches, les corsages

clairs et les cheveux brillants.

Je les écoutais vivre, toutes proches,

derrière un rideau de feuilles. J'entendais

tinter, sur une table de fer, les ciseaux à

broder, et le dé rouler sur le sable, et les

pages froissées du magazine... Un bruit

gai de cuillers et de tasses me disait qu'il

était cinq heures, et je bâillais d'appétit...

Il ne reste, autour de moi, que la desserte

d'un long été : un hamac vide oscille au

vent, la grenouille d'un jeu de tonneau

happe la pluie. Sous les arbres dépenail-

lés tournent des allées sans mystère.

et les murs dévêtus découvrent les limi-

t3o LA PAIX cm-;/ LES BÊTES

tes de nos paradis chichement mesuré^.

J'ai peur de savoir, à présent, que la

jeune fille en rose, la svelte jardinière qui

taillait les rosiers de l'autre coté de la

charmille, est laide... Je voudrais douter,

jusqu'aux verdures prochaines, si le couple

uni. dont j'entendais la promenade lente,

deux fois le jour, est jeune ou vieux...

Les trois enfants qui chantent sur les

marches d'un perron, chez la dame en

deuil, se taisent brusquement si je les re-

garde. Je les gêne. Ils n'ignoraient pour-

tant pas, cet été. que j'étais ici ; mais je

ne savais pas lequel criait « Merci » quand

je rejetais, à travers la haie d'acacias

taillés, une balle égarée... Je les gêne, à

présent, et ils m'embarrassent — je ne

vais plus oser, couverte d'un kimono et les

cheveux encore humides, traverser le jar-

din...

La maison, le feu. la lampe. — un bou-

quet de dahlias couleur de sang noir —

AUTOMNE i3i

les livres. — les coussins. — les courts

après-midi, le soir vite venu qui bleuit la

baie vitrée, — allons ! il faut s'enfermer.

Déjà, sur la crête des murs, sur l'ardoise

encore tiède des toits, paraissent, queue

en panache, oreilles circonspectes, la patte

précautionneuse et l"œil arrogant, les nou-

veaux maîtres de nos jardins — les chats.

In long matou noir garde à toute heure

le toit du chenil vide, et la nuit douce,

bleue d'un brouillard immobile qui sent la

fumée de bois vert et le potager, se peuple

de petits fantômes veloutés. Des griffes

cardent l'écorce, une voix féline, basse,

rauque, commence une plainte saisissante

et ne l'achève pas...

Le chat persan, jeté comme une écharpe

de marabout sur le bord de ma fenêtre,

s'étire et chante, en l'honneur de sa fe-

melle qui somnole en bas, devant la cui-

sine. Il chante à la cantonade, à mi-voix.

et semble s'éveiller d'un sommeil de six

i32 LA PAIX CHEZ LES BÊTES

mois. Il hume le vent à petits coups de

nez, la tète en arrière, et le jour n'est pas

loin où ma maison va perdre sa parure,

ses deux hôtes fidèles\* et magnifiques, mes

angoras argentés comme la feuille de la

sauge velue et du tremble gris, comme la

toile d'araignée sous la rosée, comme la

Heur naissante du saule...

Déjà ils refusent de manger à la même

assiette. En attendant le périodique, l'iné-

vitable délire, ils paradent l'un pour l'autre,

comme pour le seul plaisir de se rendre l'un

à l'autre méconnaissables.

Le mâle déguise sa force, marche les

reins bas, la frange floconneuse de ses

flancs balaye la terre. La chatte feint de

l'oublier et ne lui accorde plus, au jardin,

la faveur d'un regard. Dans la maison,

elle devient protocolaire, intolérante, gri-

mace haineusement s'il hésite à lui céder

le pas sur l'escalier. S'il s'installe sur le

coussin qu'elle convoite, elle éclate comme

AUTOMNE i33

une châtaigne jetée au feu et le griffe au

visage, en vraie petite femelle lâche, visant

les yeux et le tendre velours du nez.

Le mâle subit les dures règles du jeu et

purge sa peine, dont le temps est secrète-

ment fixé. Ecorché, humilié, il attend. Il

faut quelques jours encore, il faut que le

soleil descende un peu vers l'horizon, que

l'acacia se décide à jeter, pièce à pièce,

l'or voltigeant de ses monnaies ovales, —

il faut quelques nuits sèches, une bise

d'est qui effraye les dernières feuilles di-

gitées des marronniers...

Sous une froide faucille de lune, ils par-

tiront tous deux, non plus couple frater-

nel, compagnons de sommeil et de jeu,

mais ennemis passionnés que l'amour dé-

guise... Lui, chargé de ruse neuve, de

coquetterie sanguinaire ; elle, menteuse,

pleine de cris tragiques, prête à la fuite

autant qu'aux sournoises représailles... Il

suffira qu'une heure, mystérieusement

9

• :<4

LA PAIX CHEZ LES BEI ES

marquée, sonne, pour qu'ils puissent,

amants anciens, amis lassés, goûter

l'ivresse d'être, l'un pour l'autre. 1" In-

connu et l'Inconnue...

LE NATURALISTE ET

LA CHATTE

Celui-là... oh ! celui-là, oui, le grand

fauve et brun, glacé de bleu...

Combien coûte-t-il r Je voudrais l'ache-

ter.

— Vous pouvez... vous pouvez.

C'est à peine un consentement. Le

marchand naturaliste ne m'encourage pas.

Au contraire. Il hoche sa tète grise et ses

veux, d'un bleu jeune, se détournent,

d'un air de dire : « Ça ne me regarde pas.

i36 LA PAIX CHEZ LES BÊTES

L'ère des prodigalités est ouverte, je m'en

lave les mains... •/

— Il est si beau! Dites, monsieur, il est

cher?

L'honnête figure s'assombrit, la ré-

ponse vient lentement :

— Oui... C'est un papillon qui est

cher... qui est cher.

— Mais combien ?

— Il est cher... il faudrait que je vous

le fasse payer... heu... oui, je le dirai!

Heu... cinq francs cinquante.

Cinq francs cinquante... Pour cinq

francs cinquante, j'aurai ce papillon, cette

fleur épanouie, aux quatre pétales de ve-

lours où fuit et tremble une lueur qui

s'évanouit si on la veut fixer, et se rallume

inattendue au coin d'une aile... Que peut-

on acheter d'aussi beau pour cinq francs

cinquante?...

Le naturaliste ne s'occupe plus de moi.

Il a repris sa place au flanc de la longue

LE NATURALISTE ET LA CHATTE i3 7

table et se penche sur une besogne pré-

cise, chirurgicale, qui met en jeu des

pinces menues, des cotons aseptisés, des

épingles à pleines jattes, des pinceaux

effilés. Une catastrophe aérienne semble

avoir précipité autour de lui, en débris

précieux, les ailes arrachées, les élytres

fendues, les pattes en cheveux plies. Tout

cela, qui volait de l'autre côté de la terre,

gît maintenant en haut d'une noire mai-

son de la rive gauche, chez un homme

lent et doux qui dédaigne Paris et l'ignore.

L'odeur, un peu funèbre, de camphre

et de chlore, s'accorde au silence qui

règne ici. Des dépouilles de skungs et de

loutre fleurent aussi le bois brûlé, le

musc et l'huile de poisson. Une branche

d'arbre, fixée au mur, supporte l'élan

d'un petit polatouche empaillé. Le même

geste tout puissant, on dirait, vient de

suspendre à jamais, dans la posture de

leur activité, l'existence de mille eréatu-

i3S LA l'AIX CHEZ l.KS BÊTES

res nées pour le saut, la course, le vol.

Une lettre est là sur la table, bleuâtre

et frangée comme une aile défaite : elle

vient aussi de l'autre côté de la terre, elle

a cheminé pendant quarante jours : c La

saison est finie, écrit un chasseur de lépi-

doptères, et voyez ce que j'en rapporte-

rai : soixante papillons en tout, et songez

qu'il s'écoulera peut-être plusieurs dé-

cades avant qu'un exemplaire de cette

espèce parvienne en France... »

Les soleils meurtriers, la fièvre, le

marais qui plaît aux fleurs lourdes, aux

papillons ivres et aux insectes de métal,

la savane chaude où le serpent faufile

l'herbe, rien n'a donc épouvanté l'homme

lancé à la poursuite d'un papillon, d'un

scarabée pareil à un biscaïen de nickel ou

à une goutte d'or fondu...

Secs et légers entre deux papiers

minces, ventres vidés et ridés, ils passent

les mers et viennent dormir chez mon ami

Lt: NATURALISTE ET LA CHATTE i3g

le naturaliste. Un lit de sable mouillé, un

papier buvard humide leur rend, en quel-

ques jours, assez de souplesse pour que la

main du préparateur pare et ordonne leurs

cadavres contractés. Les papillons retrou-

vent leur coiffure d'antennes sataniques,

leur corselet de danseuses, et cet air im-

patient, soulevé d'attente, qu'on voit aux

papillons morts et grands ouverts...

Un scarabée, aussi gros qu'une alouette,

étale sur la planche de bois tendre son

abdomen défoncé, qu'on bourre de coton

comme une poupée de deux sous ; je

sens de loin son odeur de hanneton cor-

rompu... Plus loin, un « Morpho Sul-

kowsky // purge dans la benzine sa nacre

splendide, mais malade, qui « tourne au

gras»... Un papillon feuille morte, plus

f feuille /> encore d ejre trépassé, imite

sur ses ailes closes les nervures et les

taches moisies d'une feuille d'automne.

Le t Memnon /• que je viens d'acheter me

■4o LA PAIX CHEZ LES BÊ I ES

regarde de ses faux yeux de hibou, peints

sur l'envers de ses ailes. Silence...

— Rrrrrr...

Une bète tiède, bien vivante celle-là,

frôle ma jupe et saute sur la table. d"un

bond muet et si précis, qu'il n'a pas dé-

rangé les attelles de papier sur le gros

scarabée, ni éparpillé un monceau scin-

tillant de cantharides...

— Ah! la voilà! Elle est éveillée !

Elle... l'accent de ce mot, dans la

bouche du naturaliste, raconte assez

qu'Elle est la démone révérée de ce logis.

C'est une chatte du Siam, petite et par-

faite, couleur de tourterelle, sauf le mas-

que, les mitaines et les oreilles, qui sont

d'un poil ras presque noir.

Elle vint en France, il y a deux ans, sur

le bateau qui apportait les papillons rares,

les coléoptères sans prix, et deux années

ne l'ont pas encore apprivoisée, au sens

avilissant que nous donnons a ce mot.

LE NATURALISTE ET LA CHATTE 141

La longue table est son empire, mais

moins que le cœur de son maître, son

maître déférent qui dit Elle avec crainte

et conte, à mi-voix, les caprices de cette

princesse siamoise :

— Elle a encore mangé une serviette,

madame. C'est la faute d'un client qui est

venu aujourd'hui. Il ne la connaissait pas,

il a voulu lui faire « guiliguili » sous le

cou, comme ça. Elle l'a mordu, et j'ai été

forcé de la corriger. Alors Elle s r est reti-

rée dans le cabinet de toilette et Elle a

mangé, de colère, la moitié d'une ser-

viette.

Elle l'écoute, avec un demi-sourire au

fond des yeux impénétrables, bleus comme

la flamme qui court sur le velours brun du

« Memnon /•. Puis elle s'en va. comme

par défi, s'étendre et lécher son ventre om-

bré, entre une planchette-étaloir piquée de

papillons fragiles et des boites vitrées. Le

naturaliste la regarde faire avec orgueil.

i-l^ LA PAIX CHEZ LES l.i I ES

— Elle ne m'a pas cassé un papillon

en deux ans, me confie-t-il. Elle ne vole

pas, elle ne ment jamais. Mais elle ne

veut pas Je collier et elle ne tolère pas

qu'on la caresse.

J étends la main, tentée... Le pelage de

la chatte se moire immédiatement, et les

yeux pâles, où brûle la candeur terrible

du fauve insoumis, m'avertissent... J'in-

siste : le sang- rougit le beau regard pur,

une sorte d'ivresse le trouble, et la griffe

blanche et la dent marquent ensemble ma

main hardie... La petite déesse trop

vivante de cette nécropole exotique se

tient devant nous, droite sur un tapis pro-

fond en peau de loutre, et accepte le duel

ou le châtiment...

— Qu'elle est jolie ! et qu'elle est

brave !...

— Chut! ne riez pas, ne riez pas

à" Elle l chuchote son esclave.

— Pourquoi?

LE NATURALISTE ET LA CHATTE 143

— Parce que... Elle sait très bien ce

que c'est que la moquerie, figurez-vous.

Et alors, quand vous serez partie... quand

nous serons tout seuls. Elle et moi...

Elle va me battre.

JARDIN ZOOLOGIQUE

(Anvers, printemps 1914.)

La condition des bêtes sauvages enca-

gées, si l'on s'y arrête, est un tourment

pour l'esprit. On peut pourtant, au jardin

zoologique d'Anvers, oublier parfois de

se dire : « Comme elles sont captives! »

pour s'écrier : « Qu'elles sont belles ! »

Il y a là un couple de tigres dont la fraîche

robe brille comme sous la rosée de la

jungle, rouge, blanc de neige, peinte d'un

noir profond et sans bavures. Une lame

raide de poils élargit leurs joues mus-

146 LA PAIX CHEZ LES

clées, et pas un brin ne manque à la rude

aigrette des moustaches et des sourcils.

\i tristes, ni résignés, ni irrités, ils

subissent une perpétuelle insulte : le re-

gard de l'homme; mais leur vengeance est

d'oublier l'homme. Ln deux heures de

temps, leur regard à eux. n'est descendu

que sur une seule tète : celle du gardien

qui les nourrit. Pour l'homme, ils n'ont

qu'un visage sans pensée, un œil froid et

mi-fermé. La fureur magnifique qui l'al-

lume va droit, par-dessus nous, au puma

qui miaule, en face; l'un des deux tigres,

le mâle gigantesque, jaillit du sol et se

colle, vertical, à la grille qu'il embrasse :

un cri bref, enflammé, traverse la salle —

puis la bête se souvient de la grille et de

l'homme, s'éteint brusquement, retombe

et se couche.

Le mâle est un peu amoureux de sa fe-

melle, mais les temps ne sont pas venus:

elle le laisse à peine, amicale et froide,

JARDIN ZOOLOGIQUE 147

lécher ses rondes oreilles et son échine

sensible. D'un tressaillement, d'un fron-

cement de sourcils, humain et distingué,

elle interrompt la caresse et elle gronde

très bas, très bas, comme un orage loin-

tain. Le mâle s"écarte, simule une défé-

rence exagérée, baisse son front rayé et se

met à attendre que le signe — un singu-

lier sourire de tigresse, austère, assez

méprisant — autorise son approche frater-

nelle...

Un peu plus tard, les reins longs des

deux bètes s'étirent, les larges pattes se

mêlent, par jeu innocent déjeunes chats,

et Ton oublierait la prison, la misère de

ces êtres puissants et condamnés, s'il n'y

avait pas, à chaque instant — et pire que

leur va-et-vient maladif d'une paroi à

l'autre — cette habitude désolée de lever

la tête vers le ciel, cet appel à la lumière,

au vent libre, cette prière de la bête qui

croit, jusqu'à la mort, à la délivrance...

148 LA PAIX CHEZ LES BÊTES

La panthère noire, plus petite, agitée,

consent à nous apercevoir et à nous mau-

dire. Si je lui dis « Khh ! » elle répond :

« Khh! » et gifle injustement son époux:

elle bondit et jure soudain, parce qu'elle

a regardé la cage des pumas, et renâcle

contre son gardien, qu'elle accuse de re-

tarder l'heure du repas, — elle est toute

fiévreuse, affamée de tout ce qui lui man-

que, et l'on fait ce rêve simple d'ouvrir,

un soir, la porte de sa cage, et de lui dire :

c Là..., là..., pauvre démone. voici une

nuit claire pour vous, et de l'herbe humide

où gambader terriblement, et un mouton

tué, que les hommes devaient manger de-

main, et quelques sottes poules, pauvre

démone, pour que vous sachiez enfin ce

que c'est que la douceur, le ronron repu,

la quiétude... >

La quiétude... C'est le bien de ceux qui

ont à jamais choisi une part de leur des-

tin, et rejeté l'autre. Aucune créature.

JARDIN ZOOLOGI' 149

ici, ne semble avoir abdiqué, malgré la

viande quotidienne, l'eau pure, la sciure

et le sable des cages bien lavées... Une

lionne pourtant, renversée, offre ses pattes

molles et ses yeux sans secret au gardien

qui flatte sa gorge blonde...

Trois léopards, nés au jardin, vêtus d'un

velours à mille taches, et gais, roulent un

ballon de football, et une petite léoparde

bébé vient, confiante, au claquement des

doigts... Ceux-là n'ont pas de souvenirs

inguérissables. Mais quel secours y a-t-il

pour la peine du petit renard bleu, sans

cesse pleurant et gémissant, ou du blai-

reau argenté, ou pour la mélancolie de la

tendre hyène tachetée, qui mendie les ca-

resses ?

A cinq heures, un chariot de viande

rouge roule contre les cages, et la voix des

fauves couvre tous les bruits. L'odeur du

sang leur remémore des jeux de guerre et

des danses sacrées; lun des trois léopards

uSo LA PAIX CHEZ LES BÊTES

secoue sa cote de bœuf comme une pan-

toufle, et la panthère noire « corrige \* son

faux-filet comme si ce fût une progéniture

ingrate. Mais la tigresse se plaint de

n'avoir pas faim, et dit c meuh \*, tout bas,

à petite gueule ennuyée. Et le lion à la

lourde chevelure noire, couché sur sa

proie, carde délicatement la chair crue.

sans la mordre, à lents coups de sa langue

râpeuse...

Il n'y a plus, dans la vaste salle, que le

son — craquements d'os, dents qui mâ-

chent, clappements de langues et de ba-

bines, — d'un énorme repas. Tout à

l'heure, ce sera la nuit, le prompt sommeil

des bêtes, frémissant de songes, et puis le

réveil, — le réveil dans la cage. Le len-

demain, ce sera encore le réveil dans la

cage. Et celles-ci sont les plus heureuses

des bêtes prisonnières. Bon souper, bon

gîte, mais... la cage. L'homme aussi r

D'accord. Je veux bien m "apitoyer aussi

JARDIN ZOOLOGIQUE i5i

sur l'homme. Mais l'homme est une petite

bête que le désert de la liberté éblouit et

tue. Et puis. l\*homme c'est mon sem-

blable, mon égal, tandis que ceux-ci... Je

ne puis pas ne pas me demander : « N'y

avait-il rien d'autre à en faire que de les

tenir captives, cette force, cette beauté,

l'intelligence qui brûle dans ces yeux

calmes > L'inimitié du fauve n'est-elle pas

non seulement une invention, mais une

œuvre de l'homme? Le petit homme, rusé

mais fantasque, mais d'instinct peu sûr, a

contracté amitié, — amitié intéressée —

avec le buffle et le bœuf épais, l'éléphant,

avec le chien sauvage, le loup et même le

porc dévorateur... Mieux encore : le ser-

val au crâne plat et l'oiseau de proie

chassent, rabattent pour le compte de

l'homme ! Je fais ce rêve, malgré que j'aie

tenu en face de moi, dans une chambre,

une petite once tachetée qui mordait la

cravache sans colère, simplement pour me

■ 52 LA PAIX CHEZ LES BÉ l ES

dire : « Pourquoi plierais-je,et non toi?»

— je fais ce rêve : être le premier sauvage

subtil qui trouverait, brisant la cage et la

chaîne, l'autre moyen, le vrai moyen de

traiter avec ces beaux princes sangui-

naires...

RICOTTE

Un rat ! un rat ! se sont écriées les

chattes, en bondissant dans l'air,

hérissées, comme de rapides et terribles

oiseaux

Mais ce n'était pas un rat. Ce n'était

qu'un écureuil femelle du Brésil, une petite

écureuillequi leur montra tout de suite ses

griffes tranchantes, et deux incisives à

couper le verre.

— Évidemment, dit la mère Chatte, ce

n'est pas un rat... Je demande à réfléchir.

154 LA PAIX CHEZ LES BÊTES

— Je demande aussi à réfléchir, répéta

docilement la fille Chatte, toute pareille à

sa mère, et qui n"a pas inventé le piège à

souris.

Pendant ce temps-là, l'écurcuille buvait

le lait de la bienvenue, en tenant le bord

de la tasse à deux mains. Puis elle s'es-

suya le museau sur le velours du fauteuil,

se peigna des dix doigts comme un poète

romantique, se gratta l'oreille, disposa

sur son dos sa queue en point d'interro-

gation, et s'ouvrit des noisettes.

La chienne vint à son tour, dégoûtée,

flairer la nouvelle bête, mais l'écureuille

jeta sur elle une toux de mécontentement,

des € heu! heu! » de professeur difficile,

et la chienne, faute d'avoir mûri un plan

de conduite, s'en alla. La nouvelle bête

resta seule devant nous, et commença de

se conduire suivant le code de la véritable

bête sauvage, qui. mise en contact sou-

dain avec le Deux-Pattes bienveillant, lui

RICOTTE i55

manifeste à peu près ceci : « Tu n'es pas

mon ennemi ?Alors tu es mon ami. Prends,

en une fois, ma confiance, qui ne saurait

progresser. » Aussi bondit-elle sur mon

épaule et me donna-t-elle à garder, bien

enfoncée entre ma nuque et le col de ma

blouse, sa plus grosse noisette, recou-

verte d'une mèche de mes cheveux car-

dés.

Le lendemain, je coupai la chaîne qui

la retenait. Une chaîne, las! à cet esprit

follet, à cette flammèche voletante! Une

chaîne, à cette exilée, venue sur la mer dans

une cage, et qui m'adoptait comme une

patrie! Elle sentit, n'osant y croire, la

rupture du lien, et demeura un instant

assise en kangourou, palpitante, ses deux

mains antérieures serrées contre sa poi-

trine, comme sous un excès d'émotion.

Puis elle risqua un petit bond incrédule,

presque gauche... In autre bond plus

long, qui la déposa, légère comme une

i56 LA PAIX CHEZ LES BÊTES

graine de chardon, sur le bord de la

fenêtre ouverte... Mais elle fit un troi-

sième bond, plus assuré que les deux

premiers, et celui-là la ramena sur mon

épaule. Elle y vola, traçant dans l'air

l'arc mystérieux, le pont idéal qui fran-

chit l'abîme, de lamedes bêtes à la nôtre.

Elle est là. devant moi. La minute

d'avant, elle était ailleurs, et la minute

d'après, où sera-t-eller II y a si peu de

jours que je la connais, que je ne me sou-

viens pas bien, chaque matin, de sa

forme ni de ses couleurs, et qu'elle

m'étonne à chaque réveil. Une « raie de

mulet //. noire, marque en long son dos:

les flancs, vêtus d'un poil ras et suave,

tournent au vert bronze, pour la plus

grande gloire d'un ventre roux ardent, et

d'un panache de queue assorti, panache

rutilant en brins fins et plats dont on dit

d'abord : « Pourquoi Ricotte s'est-elle mis

une plume d'autruche au derrière?- //

RI COTTE 157

Elle a des yeux... disons des yeux d'écu-

reuil, et cela suffit à faire connaître qu'ils

sont beaux, bien fendus, vifs : des oreilles

rondes de souris, proprement achevées au

bord par un petit surjet en relief. Quatre

mains de ouistiti, quel luxe, alors qu'une

seule suffirait aux dévastations les plus

subtiles!

La voici qui traverse la table, sautant

sur ses pattes de derrière, car celles de

devant serrent précieusement un énorme

flocon de coton hydrophile, volé. Ricotte

s'offre un mobilier nouveau presque tous

les jours. Une pelote de ficelle redevient,

par ses soins, chevelure de chanvre, et le

cordon du téléphone chevelure de soie. Au

centre d'une grosse pelote de laine. Ri-

cotte dort, se lave, taille des amandes et

laisse tomber sur les événements actuels

des c heu ! heu ! // de blâme...

Klle revient, les pattes vides, et s'assied

pour me faire compagnie. Seulement.

i5x LA PAIX CHEZ LES BEI I s

comme elle me regarde, je ne peux pas

m'empêcher de rire, à quoi elle répond par

une gaieté d'écureuil, c'est-à-dire une ca-

briole électrique, si rapide qu'on doute,

après, de l'avoir vue...

Le sucrier plein la désolait, hier, parce

qu'elle désespérait de trouver dans la

chambre une cachette pour chaque mor-

ceau de sucre. Ce matin, elle est consolée:

ayant remis à leur place, un à un, les

morceaux volés, elle monte la garde à

côté du sucrier. Je trouve des amandes

dans mes bottines, et des fragments de

biscuits insinués, comme des sachets,

entre mes chemises. Il y a des bouts de

bougie dans ma boîte à poudre, et... tiens.

qu'est-ce qui craque donc sous le tapis ?

Des pastilles au chlorate de potasse !

Ricotte soigne sa gorge. Et ne nous éton-

nons pas si les cambrioleurs entrent chez

nous la nuit : Ricotte a comblé avec des

noix les logettes de tous les verrous.

LES COULEUVRES

Ce sont deux pauvres sauvagesses,

arrachées, il y a quatre jours, à

leur rive d'étang, à leurs joncs frais, au

tertre chaud, craquelé sous le soleil, dont

elles imitent les couleurs fauves et grises...

Elles ont fait un voyage maudit, avec

deux cents de leurs pareilles, étouffées

dans une caisse, mêlées, bruissantes, et

le marchand qui me choisit celles-ci bras-

sait ce vivant écheveau, ces cordages ver-

nissés, démêlait d'un doigt actif les lacets

i6o LA PAIX CHEZ LES BÊTES

minces, les fouets robustes, les ventres

clairs et les dos jaspés...

— Ça, c'est un mâle... Et ça c'est une

grosse femelle... Elles s'ennuieront

moins, si vous les prenez toutes les

deux...

Je ne saurais dire si c'est d'ennui

qu'elles s'étirent, contre les vitres de leur

cage. Les premières heures, je faillis les

lâcher dans le jardin, tant elles battaient

de peur les parois de leur prison. L'une

frappait sans relâche, de son dur petit

nez, le même joint de vitres ; l'autre

s'élevait d'un jet jusqu'au toit grillagé,

retombait molle comme une verge d'etain

en train de fondre, et recommençait...

Leur offrir, à toutes deux, la liberté, le

jardin, le gazon, les trous du mur... Mais

les chattes veillaient, gaies et féroces,

prêtes à griffer les écailles vulnérables, à

crever les vifs yeux d'or...

J'ai gardé les couleuvres, et je plains

LES COULEUVRES 161

en elles, encore une fois, la sagesse misé-

rable des bêtes sauvages, qui se résignent

à la captivité, mais sans jamais perdre

l'espoir de redevenir libres. La secrète

horreur, l'horreur occidentale du reptile

ressuscite en moi, si je me penche long-

temps sur elles, et je sais que le spectacle

de leur danse obstinée, le mot sans fin

qu'elles écrivent contre la vitre, le mou-

vement mystérieux d'un corps qui pro-

gresse sans membres, qui se résorbe, se

projette hors de soi, ce spectacle dispense

la stupeur...

Mais le mauvais charme s'évanouit dès

que je touche et saisis les couleuvres.

Sèches, froides, suaves, elles désobéis-

sent à la main et on a plaisir à jouer avec

leur force. Le mâle, le plus mince, darde

de tous côtés sa tète agile, à petite coiffe

jaune et noire, la flamme subtile de sa

langue. Il se tord, noue au bras son long

corps au ventre niellé de bleu, d'argent,

i62 LA PAIX CHBZ LES BÊTI S

de blanc verdi, se déroule, palpe avec

précaution, du menton et de la gorge, la

tiédeur de la main, s'y arrête indécis, et

je sens dans ma paume palpiter son froid

petit cœur...

Dans l'autre main, je retiens la forte

femelle autour de laquelle se rejoignent à

peine mes doigts. Elle est irritée, fouette

de la queue et de la tête, siffle comme un

jars, et je ne sais comment apaiser cette

colère inoffensive d'une bête qu'on a ou-

blié d'armer... Un rayon piquant de

soleil tombe sur mes genoux, juste à point

pour que j'y couche, malgré elles, les

couleuvres. Un long instant de lutte, de

silence, de chaleur — l'immobilité, puis

la détente — le vivant ressort révolté qui,

tout à coup, cède — plaisir, espoir d'avoir,

mieux que vaincu, séduit...

Elles sont là, sur mes genoux, immo-

biles et aux aguets. L'une se retient de

la queue au bras du fauteuil, laisse peu-

LES COULEUVRES i63

dre sa tête le long de ma jupe, et tàte

l'air et l'étoffe des bouts de sa vibrante

langue. L'autre, roulée en corde molle,

souffre à présent que ma main la soulève.,

la guide comme le cordonnet d'une pas-

sementerie ; mais elle tressaille et se

bande, au moindre mouvement de la

chienne couchée à quelques pas. N'im-

porte, c'est entre nous la première trêve,

l'heure ambiguë et calme où nous pou-

vons, les couleuvres et moi, escompter

celles qui suivront : il me semble déjà

qu'elles s'humanisent, et elles croient que

je m'apprivoise.

L'HOMME AUX POISSONS

Le petit homme attendait la fin de la

pluie., et moi la fin de la panne, dans

le petit café de X.-sur-X. De temps en

temps, l'un de nous deux soulevait le ri-

deau et découvrait un coin de la rue villa

geoise en pente, des pavés en tête de chat,

bleus de pluie, un jardinet tendre et vert,

fouetté par l'averse., un ruisseau qui char-

riait des fleurs de lilas... Et nous soupi-

rions ensemble. A la fin, il me dit :

— Riche temps pour une matinée. Les

i66 LA PAIX CHEZ LES BÊTES

Fol'-Berg' de Paris font au moins sept

mille, un dimanche comme ça.

Etonnée, je regardai le petit homme,

en m'avisant qu'il n'avait rien de rural et

qu'une valise fatiguée s'étayait au pied de

sa chaise. Il souriait, d'une laide bouche

étrange, violacée et détendue, et toute sa

figure souriante était, des yeux injectés

aux lèvres tuméfiées, celle d'un homme

qui vient de sangloter violemment. Il con-

tinua, heureux de parler, d'entendre sa

voix grasse, facile et râpée de bonisseur :

— J'attends mon train de 5 heures et

demie, qui me met à Z... à 7 heures. Oh !

ce n'est pas que mon bagage craigne

l'eau...

Il eut un coup d'œil sur sa valise, se

pencha de l'autre côté sur un colis invi-

sible qu'il ramassa et posa sur la table :

un seau de verre où tournaient trois pois-

sons rouges.

— Ça, c'est mes poissons, déclara-t-il.

L'HOMME AUX POISSONS 167

Napoléon eût dit avec moins d'em-

phase : « Mes soldats ! » Et je commençai

à penser soudain qu'il n'y a pas de fous

inoffensifs.

Le petit homme se tut quelques ins-

tants, comme s'il jouissait de mon ma-

laise, avant de s'expliquer :

— Mes poissons, madame ! Et quand je

dis qu'ils sont à moi, il ne peut pas y en

avoir de plus à moi. Ils me connaissent,

par dedans comme par dehors, ils savent

comment je suis fait, pour cette bonne

raison que je les avale une moyenne de

deux fois par jour.

— Vous les... quoi?

— Je les avale, madame. Oh ! soyez

sans inquiétude, je les rends !... Je suis

artiste, ajouta-t-il plus bas, sur le ton

modeste et vaincu d'un grand homme qui

renonce à l'incognito. J'avale mes trois

poissons et je les rends vivants, après les

avoir conservés une demi-heure dans mon

i68 LA PAIX CHEZ LES BÊTES

estomac. Il leur faut deux litres d'eau,

que j'avale en même temps, pour leur sa-

tisfaction. Je pourrais même les conserver

plus longtemps, mais le public s'impa-

tienterait, et puis le poisson rouge n'aime

pas l'obscurité. Tel que vous me voyez, je

m'en vais de ville en ville avec mes pois-

sons, mes mêmes poissons depuis trois

ans, madame.

« Autrefois, je faisais des engagements

dans les music-halls. J'ai passé à Lyon, à

Bordeaux, partout. Et puis je me suis fa-

tigué de penser que les managers ga-

gnaient des fortunes sur mon dos —

pensez, un numéro unique au monde! —

et je me suis mis à mon compte. Je vois

du pays, en petit touriste, sans me pres-

ser. Ma valise d'une main, mes poissons

de l'autre. J'arrive dans une ville, je m'in-

forme du café le mieux fréquenté. Deux

affiches contre les vitres, un roulement de

tambour au besoin, et j'opère. J'avale mes

L'HOMME AUX POISSONS 169

deux litres d'eau et houp!... mes trois

poissons comme vousgoberiez troisfraises.

Pendant une demi-heure, j'occupe le pu-

blic avec un peu de prestidigitation, des

petites bêtises, des tours de cartes, et à

l'heure fixée, bloup !... voilà mes pois-

sons ressortis comme ils étaient entrés !

Après quoi je fais la quête autour de l'as-

sistance, et je vous garantis qu'un billet

de quinze francs ou même un louis est

vite ramassé. Hein ?. . . vous en êtes comme

les autres, vous en restez assise ?

— J'avoue que...

Et je regardais tour à tour, sans trou-

ver de paroles, les trois poissons tour-

noyants, la bouche violacée aux lèvres

molles, puis les poissons, puis la bouche...

— Et je vais encore vous en dire une

plus forte ! continua 1' « artiste ».

— Mais... je ne voudrais pas vous re-

tarder... votre train...

— J'ai le temps, j'ai le temps! La gare

i70 LA PAIX CHEZ LES BÊTES

est à deux pas. et voilà le soleil. Une

plus forte que tout : mon estomac, vous

m'entendez bien, mon estomac, eh bien,

il est acheté, après ma mort, par la Fa-

culté de médecine! A preuve...

Il ouvrit son pardessus, atteignit un

portefeuille vert, orné d'un trèfle en faux

rubis.

— Tenez, voilà la carte, regardez les

timbres, Ten-tête, et tout. Cette carte-là.

je la fais passer dans l'assistance après

mon exercice, moyennant deux sous; mais

nous sommes ici entre voyageurs... Mon

cas est une poche stomacale, reprit le

petit homme sur son ton de bonisseur,

une poche stomacale plont la présence fut

révélée par la radiographie; j'ai trente-

deux ans, je jouis d'une bonne santé, je

peux manger toutes choses réputées

lourdes et même du ragoût, à cette seule

condition de ne faire qu'un repas par jour.

— Ah! vous ne faites qu'un...

L'HOMME AUX POISSONS 171

— Un seul ! Dame, chuchota l'artiste

en inclinant vers moi un insoutenable

sourire, vous concevez, si je ne...

— Oui, oui. m'écriai-je, j'ai compris.

N'ajoutez rien, n'ajoutez rien !...

Il éclata de rire, me salua rondement et

s'en alla portant d'une main sa valise, de

l'autre le seau d'eau un peu trouble, et je

demeurai seule dans le petit café, devant

un verre de bière où je m'obstinais à voir

tournover trois poissons rouges...

LES CHATS-HUANTS

Ces sombres journées leur appartien-

nent. Dans le brouillard immobile

qui pleure aux arbres, ils se branchent et

chantent. Ils échangent, hulottes et che-

vêches, effraies et grands-ducs, des rires

tremblés, des sanglots, des sifflements

doux, et aussi ces cris poignants qu'enten-

daient seules les nuits. La petite chevêche

mêle sa couleur à celle des feuilles des

chênes et montre au demi-jour son char-

mant visage d'oiseau-chat ; le grand-duc

174 LA PAIX CHEZ LES BÊTES

s'échappe, avant l'heure, d'une tour et

plane un instant, immense, roux comme

l'épervier — mais la nuit tôt venue dé-

chaîne et cache leur ronde. On ne les voit

plus, on devine, à un ricanement léger, à

de faibles appels obstinés, leur nombre et

leur vigilance autour de ces vieux murs.

Jamais un frôlement d'ailes, jamais un

froissement de plumes, leur vol d'esprits

évite la branche, le pan de muraille et le

croisillon de la lucarne...

Quand le bord du ciel noir se soulève

et découvre le rouge sombre d'une aube

d'hiver, vite étouffée sous la brume, ils

rentrent. L'un d'eux — est-ce toujours le

même? — jette, comme pour m'avertir. un

cri déchirant de coq nocturne, une cla-

meur qui ressemble à un ordre ironique :

« — Éveillez-vous tous, je vais dormir ! »

J'obéis, et parfois je me penche à ma fe-

nêtre pour voir le retour des chats-huants.

... Cinquante pieds de brumes au-des-

LFS CHATS-HU \V[ s 175

sous de moi, un peu plus blanche que la

nuit d'en haut et que les chênes où le vent

naissant suscite un bruit de palmes sè-

ches. Cinquante pieds de brume où passe

et repasse l'élan indistinct de bêtes vé-

loces. un tournoiement aisé de poissons

dans l'onde. Mes yeux s'accoutument, et

le ciel pâlit : le roux et le blanc, le jaune

et le gris se peignent peu à peu sur les

grandes ailes ouvertes et nageantes plus

bas que moi, sur les dos tavelés et l'éven-

tail des queues. Une aile passe si près de

moi qu'elle Becoue contre ma tempe l'hu-

midité fine du matin et l'odeur des feuilles

confites...

Ils accourent, ils tournoient, ils montent.

Le ciel, d'un bleu de neige, est rayé d'oi-

seaux muets. L'auvent d'un toit pointu,

une meurtrière mince, les avalent un à un,

au passage. A l'heure où les chiens de

troupeaux aboient en bas, invisibles au

fond de la brume, il ne reste plus qu'une

176

LA PAIX CHEZ LES BÊTES

chouette, une c dame-blanche », assise au

bord d'un grenier; elle bat des paupières,

se rengorge et gonfle coquettement le

mince liséré marron qui serre, autour de

ses joues nettes, son petit béguin Marie

Stuart.

LA PETITE TRUIE

DE M. ROUZADE

Cave... cave... Allons, cave!

Elle ne se fait pas prier; elle

donne du groin en avant et elle « cave \* s

puisque c'est son métier. Elle est dodue\*

très près de terre sur ses courtes jambes,

d'aplomb sur ses tout petits pieds. Elle

porte collier et laisse, comme un limier, et

s'en va, rose sous ses soies clairsemées,

toute nue dans la rosée glaciale.

— Cave..., allons, cave...

178 LA PAIX CHEZ LES BEI ;

Des chênes malingres, quelques gené-

vriers, des églantiers tors, — une terre

sombre et sanguine, où court un réseau

géométrique de murs bas, en pierres sè-

ches, — cette pauvreté cache de l'ot, cette

terre attristée nourrit la truffe, la truffe

capricieuse qui abonde ici, se refuse là :

— nous sommes à Martel, un des meil-

leurs « crus » limousins de la truffe. C'est

pour nous que travaille aujourd'hui —

encore qu'il soit un peu tôt et qu'il s'en

faille, pour la récolte, d'une gelée ou deux

— la petite truie de M. Rouzade.

Familière, jamais battue, elle a com-

mencé à « caver /•. Son groin humide,

qu'elle guide en soc, soulève un feutre de

mousse et d'herbes rousses, laboure la

forte terre compacte...

— Elle y est ! La truffe y est !

Le groin intelligent se relève et quête la

récompense, une poignée de maïs, et nous

décollons, ganguée de terre, la truffe noire.

LA PETITE TRUIE DE M. ROUZADE 179

grenue, froide, la surprenante chose qui

pousse sans racines, se nourrit mystérieu-

sement, et qui semble aussi étrangère au

sol que le silex rond, son voisin.

— Allons, allons, cave!...

Mais il faut d'abord que la truie recueille

jusqu'au dernier grain de maïs, et son

maître patiente, en homme sage qui dé-

pend de la bète avisée et qui respecte

son caprice divinateur. Caprice, car la

truie malicieuse essaye, souvent, d'abuser

l'homme sans flair...

— Ah ! tu me trompes, tu me trompes,

coquine !

La tranchée d'où émerge, cette fois-ci,

le groin terreux, est vide, le bâton ferré y

tâtonne sans blesser la peau croquante

d'une truffe. Surprise en flagrant délit de

mensonge, la petite truie éclate en bavar-

dages compliqués, glapit et proteste en

reprenant sa tâche... Tout à coup elle

fonce en avant, traînant rudement son

180 l.A l'A IX CHEZ LES BÊTES

maître, elle écorche son dos sous des

églantiers bas. fouit avec rage et découvre

une merveille, une truffe «rosse comme

une pomme, sans ver et sans trou, digne

d'être cuite et montrée seule, d'être man-

gée « pour elle-même! » Le coin est bon,

la petite truie travaille, déployant une ar-

deur comique et bougonne, elle parle à

demi-voix, s'interrompt, flaire le vent, re-

part... Elle montre un peu de la sensibi-

lité hargneuse des grands artistes, il lui

arrive de laisser sa besogne d'inspirée

pour dire des choses abominables — ap-

puyées de quel regard bleu, spirituel et

vindicatif! — à la chienne qui nous ac-

compagne...

Nous l'escortons, dociles, les pieds

trempés, les mains gelées. L'ardeur de la

recherche, la joie de la trouvaille, nous

rend indifférents à la bruine qui tombe en

givre; nous espérons, à chaque arrêt, la

truffe fabuleuse, le monstre inégalé... On

LA PETITE TRUIE DE M. ROUZADE 181

gagne vite, à ce fructueux et hasardeux

métier de trouveur de pépites, l'àpreté du

chercheur d'or. Nous apprenons comment

011 dégage la truffe sans la meurtrir, nous

savons à présent que les fibrilles rouges,

sur son écorce noire, révèlent sa maturité

insuffisante ; nous excitons la petite truie

de M. Rouzade :

— Cave, allons, cave !...

La bruine tourne en pluie et bleuit

l'horizon pelé des truffières; aussi bien, le

panier est plein et le punch nous attend

près du poêle, dans la petite auberge du

village. Il y fait bon se rôtir les jambes, en

écoutant quatre paysans graves qui jouent

le poker en patois limousin, tandis que,

du panier tenu entre nos genoux, monte le

précieux, l'apéritif et frais arôme de la

truffe nouvelle, à peine arrachée à la rouge

terre limousine...

n

LES PAPILLONS

(Forêt de Crécy.)

Au bout de l'allée, vert tunnel, brille

l'issue étincelante, la fin de la haute

futaie. Ce n'est qu'une étoile bleue, puis,

à mesure que nous avançons, une ogive

couleur de mer, puis un portique enso-

leillé, ouvert sur un bois-taillis, rasé l'an

dernier, où des surgeons buissonnent,

ombragés de rares chênes. Ici le soleil

s'étale, l'air bourdonne de taons et de

guêpes, la libellule grésille, déchirant le

réseau de rayons que tisse le vol des

is 4 LA PAIX CHEZ LES BÊTES

moustiques et des minces mouches fores-

tières.

Des bousiers noirs et bleus errent sous

l'herbe roussie; une vipère inquiétée se dé-

robe, — car on ne peut confondre ce fouet

brutal, ce coup de queue court et vigou-

reux qui bat les feuilles, avec le bruisse-

ment de ruisseau furtif que fait la fuite

soyeuse d'une couleuvre... Ce sol battu

et chaud sent le serpent.

Autour des souches, des campanules

mauves, des aigremoines jaunes ont jailli

en fusées, et des chanvres roses au parfum

d'amande amère. Le papillon « citron » y

tournoie, vert comme une feuille malade,

vert comme un limon amer, il s'envole si

je le suis, et surveille le moindre mouve-

ment de mes mains. Les sylvains roux,

couleur de sillon, se lèvent en nuage de-

vant mes pas, et leurs lunules fauves

semblent m'épier. Un grand Mars farou-

che franchit le bois et fait resplendir, au

LES PAPILLONS i85

soleil, hors de toute atteinte, l'azur et

l'argent d'une belle nuit de lune...

Mais le radieux paon-de-jour, en ve-

lours cramoisi, frappé d'yeux bleuâtres,

clouté de turquoises, plus frais que la plus

fraîche fleur, attend, confiant, la main qui

l'emprisonne. Je le cueille, plié en deux

comme un billet, noir au dehors, flamme

au dedans. J'entr'ouvre de force ses ailes

de diablotin luxueux, j'admire, près de

son corselet, la nacre d'un duvet long,

mordoré, qui se soulève à mon souffle, les

sombres pattes fragiles et tremblantes,

les yeux moirés comme ceux d'une abeille. . .

Puis je desserre mes doigts, et son vol

nonchalant le ramène sur la même fleur

où je puis le cueillir encore, car il butine,

goulu, content, déjà rassuré, la trompe

raidie et les ailes ouvertes, avec un doux

battement voluptueux d'éventail.

EXPOSITION CANINE

Ou donc ai-je vu ces chiens-là? Ici,

l'an dernier, à pareille époque. Je

reconnais ce lévrier, incapable de com-

mander à ses nerfs et dont la plainte a le

charme d'un chant. J'ai déjà hoché la tète

devant ce petit brabançon résigné, qui en-

ferme tant de sagesse dans son cerveau

en bille et dans ses yeux d'écureuil. Les

bulls ronflent comme un dortoir de ca-

serne, et le dobermann-pinscher fait tout

ce qu'il peut pour imiter la distinction bien

LA PAIX CHEZ LES BÊTES

française des beaucerons. Ceux-ci, arra-

chés à leurs troupeaux par une vogue

commençante, s'ennuient avec pudeur et

croisent leurs beaux doigts secs et rouges

de gentilshommes campagnards. Il y a

aussi, sur des coussins, baignés des par-

fums combinés du crésyl, de riodoforme

et de l'eau de Cologne, il y a du loulou,

du pékinois, du griffon belge, du toy-ter-

rier. Il y a aussi, en bonne quantité, et

libre, de la dame qui aime bien les bêtes,

qui n'a pas sa pareille pour enlever de

terre un toy par une patte et la lui dé-

mettre et pour fourrer un doigt ganté dans

l'œil d'un petit bull...

La semaine dernière, cet air criblé de

cris menus retentissait de la voix des

meutes. Des gorges profondes, expertes,

clamaient longuement le regret des forêts

ou des calmes siestes au chenil. Et c'est là

que j'ai vu, vers l'heure de midi, un homme

bien vêtu, soigneusement ganté, à genoux

EXPOSITION CANINE 189

contre la grille d'un box où se pressaient

de graves museaux, de lourdes oreilles

mélancoliques, des fouets de queues vi-

brants. Je m'approchai de cet homme

bien mis, si peu soucieux pourtant du pli

de son pantalon, et j'entendis qu'il ne par-

lait pas à la meute, mais que, pitoyable,

délicat et poète d'instinct, il consolait ces

fiévreux prisonniers, exilés de la lande et

du taillis, en imitant avec sa bouche :

— Pou-pou-pou-pou, pou-pou, pou-

pou...

les sonneries des trompes de chasse dans

le lointain...

L'OURS ET LA VIEILLE DAME

(Printemps 1914.)

Midi et demi, l'heure des déjeuners

parlementaires, dans un restaurant

voisin de la Madeleine. A côté de nous

déjeunent deux hommes de qui j'ignore

les noms, mais il n'est pas difficile de

prédire qu'à la fin de leur cigare, quand

ils auront vidé leur tasse de café et leur

verre de fine, ils passeront le pont pour

aller s'enfermer en face, à la Chambre...

Vêtus correctement, ils se tiennent mal,

en gens qui ne connaissent d'autres repos

iga LA PAIX CHEZ LES BÊTES

que les repas ; ils s'accoudent, s'asseoient

de travers, jouent avec un couteau à des-

sert comme avec un coupe-papier, témoi-

gnent d'une indifférence absolue pour tout

ce qui se passe autour d'eux — et ils par-

lent politique, à demi-voix, d'un air pru-

dent et excédé, non sans que j'entende

des mots cent fois imprimés cette semaine,

cent fois dits et redits par toutes les bou-

ches: « Combinaison Viviani... démarche

auprès de Doumergue. . . Peytral. . . Ribot. . .

Bourgeois... »

Ils s'échauffent, et je puis surprendre,

malgré moi. le sens de l'entretien.

— Des procédés de discussion, vous

appelez ça des procédés de discussion,

vous êtes poli...

— Je tâche...

— Ils ' ne discutent pas, mon cher :

chacun pose son ultimatum, et sur quel

ton ! On voit là-dedans des gens éton-

nants, plus catégoriques les uns que les

L'Ol'RS ET LA VIEILLE DAME tg3

autres : celui-ci n'admet pas, celui-là ne

ne peut pas tolérer ; questionner Un-tel,

c'est l'offenser mortellement. Chose me-

nace, on ne sait pas bien au nom de qui

ou de quoi: à la moindre contradiction, il

hurle, remplace les arguments par une

danse de guerre et un frénétique « vocero » .

Machin ne s'exprime que par sentences,

généralement excommunicatoires...

— Ce qu'il y a de plus beau, c'est que,

si on s'informait d'un peu près, on

découvrirait que Machin existe à peine,

que Chose n'a aucune espèce de passé

politique, ni même financier, que les

soutes d'Un tel sont vides, et que son ton-

nerre est une feuille de tôle... Seulement,

on ne s'informe pas, on tremble. C'est le

règne des Péremptoires.

Un instant, les deux hommes se taisent,

fatigués, et je retiens une indiscrète envie

d'entrer dans leur conversation, pour leur

raconter une très véridique histoire, que

h M LA PAIX CHEZ LES BÊTES

leurs dernières paroles viennent d'évoquer

— l'histoire de Tours et de la vieille dame

polonaise.

Une vieille dame polonaise habitait,

en Autriche — je vous parle là d'une cin-

quantaine d'années, — un domaine fores-

tier, où l'on trouvait encore parmi des

futaies très anciennes des loups et des

ours. On y captura une ourse, un peu

blessée, que la dame fît soigner et guérir

chez elle, et qui s'apprivoisa le mieux du

monde, au point de suivre comme une

chienne et de coucher sur le tapis du salon.

Un jour que la vieille dame se ren-

dait par un sentier de la foret à une de

ses métairies, elle s'aperçoit que Mâcha,

son ourse familière, la suit.

— Non, Mâcha, lui dit-elle, vous ne

viendrez pas à la ferme, retournez à la

maison.

Refus de Mâcha, qui s'obstine, et que

la dame polonaise reconduit elle-même

L"OURS ET LA VIEILLE DAME ig5

pour l'enfermer sous bonne garde au

salon.

Dans la forêt, elle entend de nouveau

un trot sourd sur les aiguilles de sapin ;

elle se retourne et voit accourir... Mâcha,

Mâcha qui la rejoint rapidement et s'ar-

rête court devant elle :

— Oh ! Mâcha ! s'écrie la vieille dame,

je vous avais défendu de me suivre ! Je

suis très fâchée contre vous ! Je vous or-

donne de vous en aller à la maison ! Allez,

allez-vous-en !

Et elle ponctue ce discours, pan ! pan !

de deux petits coups de son ombrelle sur

le museau de Mâcha. Celle-ci regarde sa

maîtresse d'un œil indécis, fait un bond

de côté, et disparaît dans la forêt...

— J'ai eu tort, pense la vieille dame.

Mâcha ne va plus vouloir rentrer du tout,

elle est vexée. Elle va terroriser les mou-

tons et le bétail... Je vais retourner à la

maison et faire chercher Mâcha.

196 LA PAIX CHEZ LES BÊTES

Elle rebrousse chemin, ouvre la porte

du salon, et trouve... Mâcha, Mâcha qui

n'avait pas bougé, Mâcha sans reproche

qui somnolait sur le tapis ! La bête, dans

le bois, c'était tout bonnement un autre

ours, qui accourait pour manger la vieille

dame, mais qui, gratifié de deux petits

coups d'ombrelle et semonce comme un

simple caniche, s'était dit :

— Cette personne autoritaire détient

assurément une puissance mystérieuse

autant qu'illimitée... Fuyons! »

Mais, tout de même, si l'autre ours,

l'ours sauvage avait su que la dame, la

péremptoire vieille dame, n'était armée

que d"une petite ombrelle en coton rose...

hein?

INSECTES

ET OISEAUX VIVANTS

IL y fait tiède, fade, musqué; l'air sent

l'oiseau et l'étang, et derrière une cloi-

son de toile une lionne invisible rugit à

petits coups... Une pluie d'orage avance

le crépuscule de deux heures et éloigne le

public; si l'averse se taisait un moment,

on pourrait entendre le grignotement des

chenilles découpant en rond les feuilles,

dans leurs cages, et le crissement des

i3

198 LA PAIX CHEZ LES BEI l S

pattes de lézard contre les vitres, et le frrt

entravé des oiseaux...

Un appétit superficiel de connaître

nous conduit de cage en cage, de nid en

nid — le temps de retenir la couleur feuille

morte d'un œuf de bondrée, évident et

caché sur son lit de feuilles mortes — de

nous égayer à l'humeur sociable d'un petit

toucan, tout en bec jaune, avec un court

paletot de poil-plume vert; la mygale lève

à notre passage un bras poilu, et l'axolotl

secoue ses oreilles-nageoires de cochon

rose...

A la condition que cette exposition fut

non une éphémère apparition de merveil-

les, mais un musée durable, nous pour-

rions pénétrer un peu plus avant dans le

secret de tant de vies mystérieuses, que

l'homme dédaigne avec une si royale et si

stupide indifférence. Le nom de ce pois-

son surprenant, lame d'écaillé claire sus-

pendue dans l'eau, de cet autre tavelé de

EXPOSITION D'INSECTES 199

nacre bleue, frère aquatique des papillons

de la Guyane — le nom de ce petit oiseau

de flamme violette, de cet insecte démo-

niaque, nous seraient aussi familiers que

celui de la pintade et de la sauterelle...

C'est le temps qui nous manque, mais

aussi l'application. Nous n'avons pas as-

sez de patience, nous n'avons que de la

curiosité. La stupéfaction nous tient lieu

de persévérance, et quand nous avons

crié : <r Oh!... // nous croyons avoir pris

une leçon... Le sourire de Fabre, assis en

statue à l'entrée de la serre, sait que l'exis-

tence de l'homme semble brève lorsqu'il

la passe tout entière penché sur une cité

de fourmis... Nous nous sommes précipi-

tés pour épier, dix minutes ou une heure,

des insectes vivants, et des chenilles, et

de petits reptiles, mais nous avions

compté sans la frayeur, la répugnance ou

la dissimulation de la bête, qu'on ne dé-

cide pas de but en Wanc à vivre devant

200 LA PAIX CHEZ LES BEI i IS

nous. La mygale se cache, le ver cesse

de manger, le lézard palpite et s'immobi-

lise; seules les fourmis travaillent, envers

et contre tous. J'espère qu"il y a, parmi

les curieux, des sages qui passent leurs

jours ici, en méditation devant une case

vitrée, assis sous la frise de papillons secs

et de scarabées précieux qui refusent de

vivre sous notre ciel, qui meurent si le

chasseur les touche, et ne nous abandon-

nent que leurs momies étincelantes.

Un des bons génies de ce lieu, un pai-

sible génie à l'accent berrichon, nous pro-

mène et nous assagit. Il sait combien la

terre est petite, pour l'avoir parcourue. Il

essaye de nous montrer comme tout est

accessible, et que le python, la mygale, le

lézard des sables ou l'ocelot ne diffèrent

pas tellement, mon Dieu, du chat ou de la

rainette... Son mot, c'est : « C'est si fa-

cile !... »

— Ça vous fait envie, madame } Je vas

EXPOSITION D'INSECTES 201

vous donner un lézard vert. Et puis mon

crapaud, mon crapaud Maxime, voulez-

vous lavoir aussi? C'est bien facile... Une

jolie lionne de quatre mois, vous devez en

avoir besoin d'une ?

— Je voudrais bien, mais...

— Elle est si mignonne, elle couche

sur le lit. C'est uniquement une question

de place; il faut un lit un peu grand.

Mais une belle couleuvre à damier, ça se

loge facilement... Non? Je vois ce qu'il

vous faudrait, une petite bête de dame,

pour vous faire société... Attendez, un

coati ! Un coati dans les quinze mois,

c'est bien facile...

— Un coati... oui... s'il est bien por-

tant, gai et joli... Est-il joli?

Le génie du lieu tourne vers moi sa

malicieuse figure berrichonne :

— S'il est joli? Tenez, il est juste

comme voilà moi !

SALON D'AUTOMNE

Comme c'est triste, tant de tableaux

rassemblés 1 Et comme c'est laid !

Je ne dis pas cela pour faire aux cu-

bistes nulle peine, même légère, — et

d'ailleurs les cubistes ne prennent pas

souci de moi. Ils sont bien trop occupés,

ces novateurs, à leur fonction, toute pneu-

matique, qui consiste à chasser l'air de

leurs tableaux, à oublier cette chose mys-

térieuse, un peu divine, qu'on nomme la

perspective, ce miracle qui a tout à coup,

204 LA PAIX CHEZ LES BÊTES

voilà quatre siècles, détaché la figure

peinte du mur où elle. était collée, empli

d'un souffle nécessaire les portraits des

arbres et des montagnes et reculé soudain

jusqu'au bout du ciel le nuage, la plaine

ondulée ou les vagues de la mer...

Pourtant, ô brumes de Corot, ô ciels

de Turner, et vous jardins, eaux désalté-

rantes de Claude Monet, ce n'est pas à

vous que j'en appelle, quand je demande

au portraitiste de l'éditeur Figuière : « Por-

traitiste (que vous dites!) de l'éditeur Fi-

guière, comment se fait-il que vous n'ayez

pas trouvé, oh ! si peu que ce soit, — l'in-

terprétation cubiste des titres de volumes

qui nimbent la tête, si j'ose m exprimer

ainsi, de l'heureux éditeur portraituré } //

Même avec le joyeux concours du

cubisme, ce n'est pas gai, une foule de

tableaux. Je sais bien qu' « exposition //

c'est l'appellation polie du magasin, et

qu'ici on vend de la peinture. Mais dans

SALON D'AUTOMNE 205

quelle boutique trouverait-on maintenant

ce mépris total du groupement et de l'har-

monie r Si on en avait usé de même au

rez-de-chaussée, avec les meubles, l'Art

décoratif, plus chatouilleux, eût crié à l'as-

sassinat comme un seul homme, lui qui

isole avec amour ses œuvres de choix,

dans des boxes luxueux ou rustiques. Rien

ne manque : la lampe de chevet brûle

auprès du lit, le livre est sur la table, et

la rose rouge s'effeuille auprès de la jatte

de fruits. L'habileté de l'arrangement illu-

sionne à ce point que l'on désire presque,

le temps d'un coup d'œil, chaque petit

home, étriqué derrière la main courante

de velours. Oui, je l'avoue, j'ai voulu

qu'on me donnât, pour mes étrennes,

cette chambre d'un bleu savonneux, la

chambre anémique Pour Personnes Pâles,

et le cruel boudoir anguleux, et l'ameu-

blement à coucher, d'un mauve un peu

vomi, et les salons en or, et le studio gla-

206 LA PAIX CHEZ LES BÊTES

cial, et vingt autres! Oui, je serais con-

tente qu'on me les donnât en cadeau,

parce que j'aurais l'effronterie de les

vendre, et alors je me payerais...

... Je me la payerais, noire, vivante

dans sa molle peau et tous ses muscles de

bronze» sereine, attentive et pas encore

menaçante — je l'achèterais, avec son

beau mufle simple, son petit menton irri-

table, avec ses nobles pattes dont le

rythme et l'équilibre enchantent le regard,

avec toute sa distinction sauvage — j'achè-

terais la Panthère de M. B...

LA SALIVATION PSYCHIQUE

Dans un jardin d'une des îles de

Saint-Pétersbourg, le professeur

Pavlow est en train de faire construire un

nouveau laboratoire, comprenant des

chambres d'isolement strict, où tout fonc-

tionnera automatiquement... »

Vous songez, en lisant ces lignes, à des

tuberculeux, qu'on isole, ou à des déments

qu'on soigne ?... Il s'agit simplement de

faire saliver des chiens. Un chien salive

toutes les fois qu'on lui donne à manger

208 LA PAIX CHEZ LES BÊT1 ■>

ou qu'on lui montre un aliment qui lui

plaît. Le professeur Pavlow et ses « nom-

breux » — hélas ! — élèves s'appliquent

à provoquer cette sécrétion, au gré d'une

méthode purement psychique. Ces mes-

sieurs n'ont pas perdu leur temps; un des

élèves, Orbéli, a habitué un chien à sali-

ver toutes les fois qu'on lui faisait voir la

lettre T sur un fond clair: c'est, dit-il. le

résultat d'un travail de six mois. Un autre

chien a été dressé à « réagir vis-à-vis

de treize couples d'excitants», il salive

ou non, suivant qu'un accord musical est

majeur ou mineur, que le son vient de sa

gauche ou de sa droite, que la gamme est

ascendante ou descendante ; il salive au

son d'un métronome, à condition qu'il ne

l'entende qu'aux heures et aux demies ; le

même son, ouï aux quarts des heures, le

laisse sec.

Il a fallu, pour cela, huit mois, dix

mois, un an de dressage, mais le profes-

LA SALIVATION PSYCHIQUE 209

seur Pavlow nous promet d'obtenir« mieux

encore //...

C'est bien terrible, un savant lâché, en

liberté, à travers le monde. Nous savons

qu'il est nécessaire, ce gaspillage de

forces, de temps, de trouvailles mécani-

ques, d'électricité, de bâtiments spéciaux,

autour dune idée. Mais celle-ci est géné-

ratrice d'images saugrenues ou pénibles,

et ne fait pas fleurir en nous, nous com-

mun des mortels, l'enthousiasme des dé-

couvertes rayonnantes à qui l'on jette, en

sacrifice presque joyeux, des hommes

et des bêtes vivantes. Ne songeons pas

trop longuement aux «dressages» du doc-

teur Pavlow et de ses nombreux élèves :

nons finirions par trouver, par comparai-

son, que les vivisecteurs ne sont pas de si

méchantes gens...

Quel beau cauchemar pour un des dis-

ciples du savant russe : le docteur Pav-

low capturé par des chiens, enchaîné.

2jo LA PAIX CHEZ LES Kl il S

isolé dans un de ses nouveaux pavillons,

harcelé par le battement des métronomes,

la vue de l'aliment offert et repris, les dé-

charges électriques, l'apparition et l'ex-

tinction d'une lampe rouge, les accords

majeurs et mineurs, jusqu'à ce qu'il ait

— ô victoire de la science — salivé devant

la lettre T !

LES LUTTEURS AU CIRQUE

Des blancs, des jaunes, des noirs, des

roses, des beiges, des mauves, il y

en a de toutes les couleurs. Cet étal de

viande., lorsque pendant la « présenta-

tion •> ils ceignent le cirque d'une immo-

bile et vivante palissade, frappe, mais non

d'admiration. Pour quelques-uns demeu-

rés sveltes — un Hollandais vert et vif

comme un lézard, un Allemand tout d'ar-

gent rose, peau et cheveux — la plupart

sont colossaux, gâtés par l'obésité, par

212 LA PAIX CHEZ LES BÊTES

le jabot de chair des « poids lourds ».

Beaucoup ont à la nuque un bourrelet

dodu, et un doux regard sans pensée.

En dépit des férocités permises du

« catch as catch cari >•, il n"y a dans la lutte

qu'un moment tragique : celui où l'homme

qui est en dessous sent ses épaules plier,

où ses omoplates approchent, ligne par

ligne, du sol, puis frôlent enfin la laine du

tapis... Il n'est guère, à cette minute, de

face prognathe, de mufle bovin, qui ne

s'ennoblisse d'une douleur morale, qui ne

crie, non pas le supplice des os et des

muscles, mais le chagrin d'une àme hu-

miliée.

Des huées, des bravos, des sifflets,

accueillent celui qu'on semblait attendre :

le lutteur chinois, le monstre. C'est un

homme, cela qui s'avance, boitant d'une

jambe, dans l'arène, en balançant une

grande tête sans front, presque sans

yeux, tout en mâchoire, en naseaux écra-

LES LUTTEURS AU CIRQUE 2i3

ses ?... Cela, qui avant d'étendre les

mains vers son adversaire, ouvre, d'un

mouvement affreux, une gueule qu'on

tremble de croire affamée?... Ses coups

ont la lenteur, la maladresse terrible des

bêtes démesurées. Placidement, il écrase

le cœur de l'homme couché sous lui, et

qu'il regarde, toujours béant, et qu'on lui

ôte... Ses vastes pattes laissent glisser la

proie, et se tendent vers elle ensuite,

comme pour une requête sanguinaire :

« Je n'en aurais mangé qu'un petit mor-

ceau... //

'4

BEL-GAZOU ET BUCK

Une pluie régulière et fine crible la

capote relevée de la voiture d'en-

fant. Elle est embusquée là-dessous

comme un petit douanier dans sa guérite,

et plus éveillée qu'une potée de souris. Il

y a sur ses joues brunes la buée transpa-

rente, le velours d'impalpable humidité

qu'une nuit froide suspend aux fruits ;

le tablier ciré, la peau d'agneau blan-

che ondulent sur la danse incessante de

deux petites pattes chaussées de laine,

2ih LA PAIX CHEZ LES BÊTES

qui taquinent la boule d'eau chaude.

Ainsi Bel-Gazou regarde, du haut de

la terrasse, venir la troisième saison de

sa vie. Ses veux vagues de nouvelle-née

ont d'abord cligné sous le bleu insoute-

nable d'une lin d'été, puis les premières

feuilles jaunes se sont posées sur son

voile de tulle. A présent la voiture rem-

place le moïse, et Bel-Gazou y tient,

entre dix heures et quatre heures, à peu

près le même office que son voisin, Buck.

le chien de garde.

Il a quinze mois, elle en a cinq. Comme

lui, elle connaît les deux coups de cloche

du déjeuner, et les salue par des cris va-

riés. Elle sait, comme lui, que le va-et-

vient du jardinier ne mérite point d'atten-

tion : un demi-sourire, un frétillement

amical, c'est assez. Le passage des bes-

tiaux n'agite ni l'enfant ni le chien — les

« ploc » des pieds larges dans le chemin

défoncé, le lent défilé des bêtes rousses,

BEL-GAZOU ET BUCK 217

en frise au bord de l'horizon — cela ap-

partient encore, pour Bel-Gazou, à un

ordre d'événements trop amples, évidents

et indistincts comme la course du nuaçe

et la marche du soleil sur le mur. Si le

ciel noircit, si l'averse choit soudain en

rideau déroulé, il n'y a pas de quoi chan-

ger l'humeur des deux compagnons : Buck

aime l'eau et Bel-Gazou rit, tandis qu'on

l'emporte, sous la bonne cinglée de pluie

qui roule en larmes sur ses joues rondes...

Trois longues heures calmes, après

midi, donnent à Bel-Gazou et à Buck le

repos et le rêve. Une sagacité pareille

commande à tous deux un loisir complet,

durant lequel la bête repue abandonne

L'attitude correcte du chien de garde,

pattes jointes et museau tourné vers la

route; Bel-Gazou, rassasiée, bat des cils,

et cesse d'éprouver, sur la dentelle de son

coussin, la force neuve de ses mains des-

tructrices. Elle est alanguie, embellie,

LA PAIX CHEZ LES BÊTES

comme fardée de chaleur et de bien-être.

C'est l'heure où elle accueille les hom-

mages par un regard sans âge, un regard

de femme, condescendant et distrait. Elle

ne réclame rien, qu'une paix rituelle et

sacrée. Les ombres connues, les visages

familiers apparaissent sur la terrasse, sans

que Bel-Gazou pousse vers eux son appel

de paon, sans que Buck daigne dresser

l'oreille.

Mais le sable crie, mais une silhouette

inconnue grandit au fond de l'allée, et

l'odeur insolite offense les narines de Buck

hérissé. L'intrus se penche sur la voiture

où somnolait Bel-Gazou, Bel-Gazou main-

tenant éveillée, et qui regarde, au-dessus

d'elle, l'assaillant penché... Elle a peur.

Elle va suffoquer, battre son coussin de

ses bras courts et éclater en cris suraigus. . .

Non. Entre les deux attitudes que peut

prendre un être menacé, elle a déjà choisi.

Rassemblant toutes les armes de sa vivace

BEL-GAZOl ET Bl/CK. 2iç,

faiblesse, elle abaisse ses sourcils, ses

prunelles soutiennent fermement le regard

de l'étranger et, sourdement, du fond de

son gosier, elle gronde.

CONTE POUR LES PETITS

ENFANTS DES POILUS

Au seuil d'un gourbi de terre et de lattes,

l le soldat veillait. Il était bardé de

laine en lambeaux, botté de moquette,

casqué de tricot, lourd et massif comme

une primitive idole à peine extraite de

son bloc. Mais quand il levait la tête vers

la lune inexorable, on distinguait la blonde

couleur d'une longue barbe de jeune

homme, et deux yeux aussi bleus que la

nuit.

222 LA PAIX CHKZ LES BÊTES

— Il fait froid, chuchota-t-il, il fait

froid.

Non qu'il grelottât, mais il soufflait ces

deux mots presque inconsciemment, et

s'amusait de son haleine blanche. Il écou-

tait le silence comme il eût écouté un bruit

insolite, le silence récent, inexplicable-

ment purgé de tout tonnerre et de tout

éclair de mitraille. Autour de lui. il n'y

avait que les fétus, les gravats, moellons

en poudre et pierre en cendres, les scories

de la bataille qui ne laisse rien de grand

derrière elle, que les morts.

Le soldat qui veillait se battit un mo-

ment les flancs de ses deux poings, puis

reprit son immobilité. De longs jours de

gel, des nuits de bise d'est avaient retiré

à la terre sa brune et vivante humidité.

Seule, la poussière du froid sans neige

couvrait la hutte, la jonchée de bois haché,

les houseaux de moquette et les joues fen-

dillées du jeune soldat.

CONTE POUR LES ENFANTS DES POILUS 22?

Quelque chose, soudain, bondit et s'ar-

rêta : une mince martre jaune, vêtue de

neuf par les mois rigoureux, chassait. Elle

s'assit en écureuil, peigna sa queue, se

gratta, regarda la lune.

— Psss, psss, appela le soldat.

La martre fit un saut comique, comme

si elle eut éclaté de rire avec tout son corps

et disparut.

Quittant sa sérénité de pâtre, le soldat

se tourna vers l'intérieur de la hutte, y

contempla, à la flamme basse d'une lampe,

ses biens fragiles : une couverture, des

armes, et des journaux déployés.

— Pour nos Poilus, lut-il. Les ètrennes

de nos Poilus. La Noël de nos Poilus.

C'est vrai, c'est demain Noël... Poilus,

poilus, hélas, pas assez poilus. Je ne suis

qu'un soldat timide, et le sang me fait

horreur, et le froid me pétrifie. Si du moins

j'avais, comme la martre, un pelage, un

vrai... Ce froid me serre la tète, j'ai peur

»&4 LA PAIX CHEZ LES BÊTES

de dormir... Si j'avais, comme la martre,

une fourrure à moi, bien implantée dans

ma peau...

Il rêvait, à demi couché, raidi, tenté par

l'immobilité éternelle :

— Mais quelle toison me réchaufferait,

à présent? Est-ce qu'il n'est pas trop

tard ?

Il essaya de se relever, ses jambes

n'obéirent pas à son effort.

— C'est la mort, sans doute. Le som-

meil de la mort. Un peu de chaleur m'eût

sauvé... Si j'avais eu..

— Si tu avais eu quoi ? glapit une cou-

pante petite voix de martre. Une four-

rure? Tu n'as qu'à choisir et à souhaiter.

La martre, assise sur la couverture,

s'exprimait avec une assurance pédago-

gique, en remuant le bout du museau, et

jouait en parlant avec la barbe blonde du

soldat.

— Elle parle, dit-il en lui-même. Ai-je

CONTE POUR LES ENFANTS DES POILU-

déjà quitté le monde où les hommes et les

bètes, ennemis et frères, ne se compren-

nent pins -

— Tu ne sais donc pas. poursuivit la

martre, que cette nuit est une nuit entre

toutes les nuits > Cela, je te le passe en-

core. Mais comment n'as-tu pas devine,

rien qu'à me voir tout à l'heure, que je

suis une martre entre toutes les martres r. . .

Tu veux, résumons-nous, une fourrure,

une fourrure née de toi. vivante avec ta

peau, une fourrure pour courir, combattre,

dormir au chaud?

— Au chaud... répéta le soldat. Au

chaud... ah ! avoir chaud...

— Retourne-toi., commanda la martre.

Et choisis.

Un poulain bourru, tout pétaradant,

arrivait on ne sait d'où, sur ses muets sa-

bots non ferrés. Il montra ses dents plates

dans un sourire anglais et hennit au soldat :

— Tu veux une peau ? Prends ma peau.

226 LA PAIX CHEZ LES BEI

ma bonne peau. C'est solide, un peu raide,

inusable, c'est une peau...

— Qui ne vaut pas la mienne, bêla une

chèvre grise. Pauvre homme, né tout nu,

prends ma peau de chèvre, au lieu d'écouter

ce poulain mal peigné. N'est-ce pas ?

Elle loucha d'une manière assez démo-

niaque, et brouta, comme par mégarde, la

Semaine catholique qui enveloppait une

poignée de tabac.

— Il y a mieux, cria en fausset, de loin,

l'ours laineux qui passait, au gré d'un flot

clapotant, assis mollement sur un petit

iceberg confortable. Je ne dis rien de plus :

il y a mieux.

Le flot s'éloignait, et Tours voguant

comme un nuage énorme. Avant que le

soldat eût pu répondre, une bête douce

et sombre frôla sa jambe, et il se pencha

vers une loutre de rivière, qui apportait

avec elle l'odeur de la menthe des marais,

du jonc fleuri et des roseaux. Elle se

CONTE POUR EES ENFANTS DES POILUS 227

dressa debout, pour montrer mieux le ve-

lours ruisselant de sa robe, les perles de

glace pendues à ses raides moustaches, et

dit, légèrement enrouée par le brouillard

des étangs :

— Tu me vois, toute mouillée, toute

brodée de glace? Touche-moi, et tu vas

sentir, peu à peu, ma chaleur monter vers

ta main, ma bonne chaleur égale, la cha-

leur de mon sang de loutre, bien défendu

contre l'eau, la bise, le ruisseau qui charrie

les glaçons... Tu la veux, dis, ma belle

peau?

Elle parlait encore, que sa voix fut cou-

verte par les grattements, les reniflements,

les bavardages étouffés d'une foule qua-

drupède, dont les dos multicolores mou-

tonnaient sous la lune jusqu'aux collines

d'argent, jusqu'au nuage en fuseau couché

sous les plus basses étoiles :

— Et nous, et nous, nous les mille et

mille lapins bleus, lapins noirs, lapins

22 S LA PAIX CHEZ LES BÊ I

blancs et roux, nous les lapins sans nia-

lice, bien vêtus et mal coiffés? Veux-tu,

rude lapin, la fourrure d'un brave lapin ?

Ayant dit, tous à la fois, ils se turent,

tous à la fois, par humilité devant celle qui

approchait. Et le soldat ébloui crut que la

lune elle-même lui rendait visite, lorsque

la Chatte Blanche se posa, comme descend

un flocon, sur sa couverture. Elle vibrait

toute d'un ronron cristallin, et dans son

poil se jouait le vague et pâle arc-en-ciel

qu'emprisonnent les aigrettes de verre

filé. Elle chanta comme une viole, en peu

de mots, rythmés par de savants silen-

ces :

— La neige... le cygne... le nuage

ourlé d'argent... la graine du chardon,

voguant sur un souffle... la colombe et

l'hermine, et le col de ta bien-aimée sous

un ruban de velours noir... tout est moins

blanc que moi. Je suis belle, dis?

— Oh! belle... murmura le soldat. Il

CONTE POUR LES ENFANTS DES POILUS 229

lui parlait bas, et plein de crainte, comme

aune femme.

Elle arrêta sur lui ses yeux verts qui ne

clignaient pas, et il eut envie de toucher

du doigt ses petites narines roses et régu-

lières.

— Passe la main sur mon dos, pour-

suivit la Chatte. Un feu crépitant suit ta

paume, — ainsi l'eau phosphorescente

dessine les pas du promeneur., la nuit, sur

une plage mouillée. Veux-tu que je roue

comme un paon, non de plumes, mais

d'étincelles? Prends, pour ton plaisir, pour

ton repos, prends, pour garder la vie de

tes membres, prends, — car la nuit va

finir, avec le charme — prends la robe de

la Chatte Blanche...

Il souhaita la robe, et la Chatte elle-

même, qu'il voulut princesse dans sa

hutte, mais ses bras refermés n etreigni-

rent qu'une toison blanche, vide, chaude

encore d'une présence miraculeuse...

i5

2 3o l,A PAIX CHEZ LES BÊTES

Un coup de feu, sec et clair, éveilla le

soldat endormi, qui reçut entre ses pau-

pières étonnées le premier rayon horizon-

tal et rouge de l'aurore d'hiver. Sur sa

poitrine, sur ses joues, à la place de sa

barbe blonde, une toison sans tache, mi-

cacée, une prodigieuse fourrure, la four-

rure...

— Mais oui, se dit-il, met fourrure.

Celle que la Chatte Blanche m'a donnée.

Une salve plus proche le mit debout, la

main sur son fusil. Fidèle encore à ses

songes, lier de son pelage sans pareil, il

se jeta dehors. Mais au premier pas il vit

s'envoler, en duvet voltigeant, la neige

qui, pendant les heures de la nuit, avait

chu dans sa hutte mal close et couvert sa

barbe.

— De la neige, seulement de la neige...

murmura-t-il.

Et pourtant son jeune sang battait en-

core, magiquement réchauffé, comme bat

CONTE POUR LES ENFANTS DES POILUS 23i

le sang généreux des bêtes bien vêtues.

Le canon, après la fusillade, recommença

de compter les secondes d'une nouvelle

journée de bataille, et le soldat, incon-

sciemment, enfla sa poitrine et ferma ses

poings lourds, en soufflant comme l'ours.

Un de ses compagnons, surgis de tous les

souterrains de la plaine, tomba, et le sol-

dat «rinça des dents, avec un féroce sou-

rire, comme la martre. Il prit son arme,

s'élança d'un bond félin et sur, et courut.

Il avait si chaud qu'il eût voulu jeter, en

courant, tous ses vêtements de laine misé-

rable. Il courait, délivré de toute crainte,

il courait, portant sur lui le cadeau de la

nuit merveilleuse, sa nouvelle et sauvage

bravoure, apportée par les bêtes de Noël.

LES CHIENS SANITAIRES

(Hiver 1913-1914.)

Le vent souffle de Test, et la neige ne

fond pas, sur les hauteurs de Meu-

don. Mais Nelly et Polo, « chiens sani-

taires ». sont au chaud sous leur rude

chape de poil. Quand ils lèvent la tête

vers le capitaine X..., on voit leur médail-

lon officiel, leur croix rouge de brancar-

diers.

...Un homme est dans le bois, couché

sur la neige, un autre gît par là, très loin,

au creux d'un fossé gelé. Il s'agit, pour

234 LA PAIX CHEZ LES BÊTES

les chiens, de les trouver et de les c signa-

ler ».

— Allez, Nelly! Allez. Polo!

Nelly est une doyenne, une chienne de

berger allemande, alourdie par l'âge,

blanche au museau. Elle fait son métier

en vieille routière, elle « croise » sage-

ment, ménageant ses forces, tandis que

Polo, bouvier des Flandres, l'œil en or,

fougueux et jeune, flaire le vent, s'agite,

puis fonce droit devant lui... Nelly. qui

s'éloigne, est toute petite au milieu d'un

pré, où son trot crève des miroirs de

glace dont nous entendons le bris musical.

Soudain elle s'arrête, penchée sur quelque

chose que nous ne voyons pas, et rit de

tout son corps: la queue fouette, les

reins frétillent, nous devinons d'ici son

sourire de renard aux lèvres relevées...

Puis elle saute et disparaît dans un pli de

terrain.

Mais déjà Polo revient, fauve sur la

LES CHIENS SANITAIRES 235

neige au galop, un képi aux dents ; l'eau

d'un ruisseau traversé gèle sur lui et colle

ses poils, un glaçon coupant a fendu la

peau de sa patte, mais il exulte, il ne sent

ni le froid, ni le mal, il remet le képi, la

« preuve » à son maître, et l'emmène vers

l'homme gisant...

— EtNelly?... Ah! la voilà !

La doyenne retraverse le même pré,

franchit les mêmes flaques gelées; à

chaque saut, on voit danser son dos de

louve engraissée...

— Mais... elle ne porte rien? Elle n'a

rien trouvé ? Oh ! Nelly !

L'honnête travailleuse ne couche pas

les oreilles sous le blâme, et dépose dans

la main du capitaine X... une petite

croûte de fromage de gruyère. Car son

homme, à elle, n'avait ni képi, ni mou-

choir, et le museau habile, plongeant dans

une poche de l'homme inerte, n'a trouvé

que cette preuve, tentante, mais sacrée,

236 1 A PAIX CHEZ LES BÊTES

où les dents de Nelly ont à peine mar-

qué.

Et malgré nos rires et ceux des c bles-

sés » qui reviennent poudrés à frimas,

chacun de nous songe probablement au

jour où le jeu, la leçon seront la vérité

sombre, où cent, où mille hommes cou-

chés sentiront leur sang tiède se refroidir

sur la neige — l'attente... la nuit qui

vient... l'espoir de la bête intelligente, du

brancardier à quatre pattes qui n'a jamais

peur, qui n'est jamais fatigué, qui voit et

flaire à travers l'ombre... L'attente... la vie

qui s'en va — et soudain l'haleine canine,

le museau frais, la langue amicale qui

essuie ensemble le sang et les larmes de

faiblesse — le secours, toute la chaude vie

qui revient...

LA PAIX DES BÊTES

Au front des armées, les bêtes sau-

vages partagent le sort de l'homme :

les terriers tremblent, croulent et sautent,

la branche foudroyée tombe avec l'oiseau

qu'elle portait. Mais dans nos bois pré-

servés, le gibier qu'on oublie se rassure

et peut croire que la terre est revenue à

l'innocence, et les bêtes goûtent enfin

l'illusion de la paix.

Nulle parure de fleurs ou de feuilles

n'adoucit encore leur domaine, ces beaux

23H LA PAIX CHEZ LES BEI

bois sévères qui environnent Paris, les

forêts de Marly, de Saint-Germain, et les

champs labourés où la perdrix n'ignore

pas qu'elle est couleur de glèbe. Le bour-

geon des chênes dort, et le soleil glisse

sur l'argent soyeux des châtaigniers nus.

Au-dessus du parc, un pêcher rose, un

amandier blanc s'effeuillent de froid. En

cherchant des violettes sous les feuilles

sèches et sous l'herbe morte de l'an der-

nier, nous trouvons seulement des glands

germes, rouges comme des cerises et qui

lancent, hors de leur coque crevée, un dé-

lié, un tenace et vivant fil qui plonge,

aveugle, intelligent, dans la terre humide...

Il n'y a pas d'enfants cueilleurs d'ané-

mones, ni de fagoteuses, et pourtant la

forêt vivante crépite de pas légers, de cla-

quements de becs, décris printaniers, de

battements d'éventail : voici sur nos têtes,

à nos pieds, partout, les êtres qui n'ont

pas cessé, malgré nous, d'espérer en nous.

LA PAIX DES BÊTES a3g

Pour une trêve de quelques mois, quelle

confiance î Une mésange nous suit, nous

dépasse, revient, nous parle. Pendant cha-

cune de ses pauses, elle ouvre et ferme

ses ailes, tout près de nos visages, par

coquetterie, et ses yeux brillent sous sa

petite coiffe de velours. Une colonie de

pinsons ne fuit pas à notre approche,

appelle interrogativement, dialogue, s'oc-

cupe de nous, et deux rouge-gorges

s'échappent sans hâte des basses bran-

ches, courent sur le sol devant nous

comme deux souris...

Un lapin, deux lapins, dix lapins !...

Mais ce n'est pas la fuite éperdue des

autres années, le derrière blanc aperçu et

évanoui dans la même seconde. C'est seu-

lement l'émoi, et surtout l'indécision :

faut-il fuir ? faut-il rester }. . . S'arrêter dans

sa course, et regarder derrière soi, n'est-

ce pas déjà une grande hardiesse, pour un

petit lapin de garenne sans cervelle ? Le

240 LA PAIX CHEZ LES l'.i' I

plus aventureux se tient debout, en kan-

gourou. Il est couleur de froment mûr, et

joint les oreilles. Il serre ses pattes de

devant contre sa poitrine, humainement.

Peut-être qu'il va s'écrier : « Ah ! que

vous m'avez fait peur ! » Peut-être qu'il

va rire....

Au premier tournant de la route fores-

tière, il faut, lorsque nous repartons, que

la voiture s'arrête court, car ses roues ont

bien failli écraser, rouges et or comme le

soleil qui se couche, majestueux sous leur

manteau à traîne pointue, ronds et cossus

comme des bouquets de campagne, cinq

faisans qui traversent la voie sans hâte,

dédaigneux familiers, et qui semblent

nous dire, sur le rythme de leur petit

pas dandiné de poules grasses : « Vous

êtes bien pressés... C'est notre tour.

Attendez... atten-dez... at-ten-dez... »